

Civan, roi de Bungo, histoire japonnoise, ou la vie imaginaire d'un *daimyô* chrétien

Bruno DUBOIS

Introduction

Dans cette présente étude en corrélation avec nos précédentes recherches sur le Japon dans les écrits français du XVIIIe, il ne sera question que d'un seul et unique ouvrage. Il s'agit d'un roman qui dénote d'avec les romans et contes publiés au siècle des Lumières par quelques auteurs libertins dont il fut question dans un précédent article¹. En effet, dans ces divers écrits littéraires alors présentés, le Japon ne constituait bien souvent qu'un topos imaginaire, un artifice littéraire, ou encore un décor évanescent créé afin de mettre en scène des histoires ou des facéties à la fois galantes ou féériques, dans lesquelles l'ironie, la fantaisie, l'érotisme, parfois la critique sous-entendue des puissants et de l'Église, dans le cas de certains d'entre eux, trouvaient leur place. Le roman dont il sera ici question, intitulé *Civan, roi de Bungo, histoire japonnoise*², dû à la plume de Madame Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, est d'une nature toute différente et ne laisse aucunement place à l'ironie ou à la désinvolture. En effet, la pédagogie et l'enseignement des bonnes moeurs chrétiennes y tiennent une large place et il ne se prête nullement à quelque fantaisie ni à quelque divertissement. Toutefois, quoique austère et assez rébarbatif, sa lecture n'est pas sans intérêt en raison des différentes thématiques qui y sont soulevées et des intentions éducatives poursuivies par Madame de Beaumont, qui s'est impliquée dans les problèmes de l'enfance et de l'éducation. À notre époque,

le nom de cette femme reste dans la mémoire de certains d'entre nous en raison de l'un de ses contes, *La Belle et la Bête*³, en fait la réécriture d'un conte d'une certaine Gabrielle-Suzanne de Villeneuve, dont Jean Cocteau fit un film éponyme rempli de poésie dans lequel Jean Marais joua le rôle inoubliable de la bête. Sans compter les différentes versions créées par la suite, films, dessins animés, et autres. Loin des divers contes, des livres pour enfants et ouvrages d'éducation destinés, par exemple, aux jeunes filles qui vont se marier, publiés par notre auteure et évidemment tombés de nos jours dans le plus profond oubli, le roman en question dans cette étude, *Civan, roi de Bungo*, peu connu, repose sur une étude relative au Japon, tel qu'il fut présenté dans les ouvrages liés à la sphère catholique. Le roman narre, dans la première partie de l'ouvrage dont l'action se déroule principalement en France, la vie imaginée d'un petit « prince » japonais enlevé au Japon puis emmené en Europe par ses ravisseurs suite à différentes circonstances affabulées. Il y est éduqué suivant les principes de la religion catholique inculqués par une « directrice de conscience » méticuleuse. Dans la seconde partie, qui se déroule uniquement au Japon, Civan, devenu jeune adulte, est raccompagné dans l'archipel où il devient le « roi », en fait le seigneur, le *daimyô*, du « pays » d'où il est originaire, une ancienne province du Japon, le Bungo, sise dans le nord-est de l'île de Kyûshû. Cette région correspond à l'actuelle préfecture de Oita. Telle est la trame du roman que nous allons examiner.

1- Une éducatrice motivée, Madame Leprince de Beaumont

La biographie de l'écrivaine, quoique quelque peu imprécise, ne manque cependant pas d'intérêt. Son existence ne s'est pas cloisonnée dans sa ville natale normande. Celle qui portera par la suite le nom de Jeanne-Marie

Leprince de Beaumont est née en 1711 à Rouen. Son père était sculpteur-peintre et sa mère mourut alors qu'elle n'avait encore que onze ans⁴. Durant sa jeunesse, elle fréquenta une dizaine d'années une congrégation enseignante de Normandie, l'école des dames d'Ernemont, avant de devenir elle-même institutrice dans une institution pour fillettes pauvres. Elle fut donc pédagogue, journaliste et écrivain. Elle consacra sa vie à l'éducation des enfants de différents milieux, elle servit également comme gouvernante dans des familles nobles, notamment auprès de la régente Charlotte, en 1736, avant d'enseigner à nouveau dans une autre congrégation religieuse. Sa vie personnelle semble assez mouvementée, toutefois les documents consultés présentent des informations différentes. Ainsi, en 1737, elle aurait épousé Claude Malter, un maître de danse, sans l'accord de son père⁵, cependant certaines biographies ne signalent rien à ce sujet. Fait véridique, elle se maria avec le marquis Grimard de Beaumont qui fut tué lors d'un duel en 1745. Par la suite son mariage fut d'ailleurs annulé sur sa demande en raison de la vie dissolue menée par son ex-époux, un capitaine des Gardes⁶. Toujours est-il que, devenue veuve, elle se trouva devant l'obligation de reprendre un emploi d'autant plus que son époux avait dilapidé sa fortune. Laissant alors sa fille en France elle émigrera en 1748 en Angleterre où elle prit en charge l'éducation d'enfants issus de la haute société anglaise. Puis, durant les années 1758-1762, elle vécut, semble-t-il, avec un Normand naturalisé Anglais, Thomas Pichon, espion du surnom de Tyrell, qui passa pour son mari⁷. Elle décédera à l'âge de soixante-neuf ans, près d'Annecy, laissant plusieurs contes pour enfants dans lesquels les questions relatives à l'éducation demeuraient sa préoccupation majeure. Ses contes avaient d'ailleurs été composés pour de petits Anglais en vue de leur apprentissage de la langue française. « *Pour apprendre le français à ses élèves, elle choisit de leur lire des contes, pour les divertir, les instruire, les*

éduquer ». ⁸ *Le Magasin des Enfants ou dialogue entre une sage Gouvernante et plusieurs de ses élèves de la première distinction* est considéré comme son oeuvre la plus connue. Cependant elle n'eut pas que des admirateurs, le jugement suivant n'est pas tendre envers elle:

« *Cette femme-là est actuellement dans un couvent à Chambéry en Savoie, après avoir joué sur le théâtre de Marseille, été entretenue puis mariée à un danseur encore en vie, remariée à un contrebandier nommé Beaumont, et mariée actuellement pour la troisième fois au Sr Tyrrell ici, où elle fait la cagote, la pédante et a joué toutes nos dames les plus huppées qui à présent en disent pis que pendre. C'est l'esprit le plus superficiel et la tête la plus bigote et la plus hypocrite que j'ai connue.* » ⁹

À une époque où les femmes étaient estimées comme inférieures et les femmes intellectuelles méprisées, cela est certes bien dans le ton de l'époque. Voltaire, pour ne citer que lui, écrivit avec condescendance à son sujet que « C'est une Mme de Beaumont-Leprince qui fait des espèces de catéchismes pour les jeunes demoiselles » ¹⁰. Madame Leprince de Beaumont peut être considérée comme la fondatrice de la littérature de jeunesse en France ¹¹. Il ne fait pas de doute que ce roman que nous présentons s'adresse par contre plutôt à un public d'adultes.

2- Les sources historiques de *Civan, roi de Bungo*

Il est fort évident qu'afin de pouvoir situer une partie des scènes de son roman dans le cadre du Japon belliqueux, à l'époque de l'évangélisation, à peu près des années 1540 à 1620-1630, période surnommée de façon erronée le « Japon chrétien », l'auteur a consulté et étudié quelques ouvrages relatifs au Japon des XVIe et XVIIe siècles. Il s'agit de l'époque

durant laquelle des missionnaires jésuites, arrivés dans le pays juste après sa découverte par les Européens, se sont efforcés de convertir la noblesse du pays, particulièrement dans l'île de Kyûshû, lieu où se déroulent les évènements relatifs au Japon dans ce roman. Il ne fait aucun doute non plus que les connaissances de Madame de Beaumont au sujet de l'archipel durant cette période, marquée par la présence des religieux catholiques et de commerçants portugais, proviennent de la lecture d'écrits publiés par les catholiques. Faute d'informations précises il ne nous ait certes point possible de donner avec exactitude les sources livresques utilisées pour la composition de son écrit, toutefois il nous paraît incontestable qu'elle a entre autres ouvrages, particulièrement consulté les *Lettres* de François Xavier, jésuite dont il est question dans ce roman. Plusieurs éditions de ces *Lettres* avaient été publiées à plusieurs reprises durant les siècles qui ont suivi son travail évangélique en Asie. Par ailleurs, le jésuite Bouhours, religieux mondain qui subira les moqueries de Voltaire, quant à lui, avait notamment publié en 1715 une édition des *Lettres* de François Xavier qui connut un relatif succès. Il semble plus que probable, en raison du contenu, du ton également de certaines des sentences de son roman, identiques à celles de cet ouvrage de référence, qu'elle ait consulté et étudié l'ouvrage de Pierre-François-Xavier de Charlevoix, *Histoire et description Générale du Japon*¹², paru une vingtaine d'années auparavant, la deuxième édition étant publiée en 1736, et en 1758, pour la troisième. Dans un premier temps le jésuite de Charlevoix avait tout d'abord publié en 1715 un premier ouvrage intitulé *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon*¹³. Il remania cette édition qu'il refondit après la parution de la somme « encyclopédique » d'Engelbert Kaempfer, *l'Histoire du Japon*, publiée en 1729, pour la traduction française, d'où l'imposante version améliorée de cette *Histoire et description Générale*

du Japon dans laquelle il est encore cependant beaucoup question de l'évangélisation. Charlevoix a su profiter, grâce à l'ouvrage de Kaempfer, d'une vaste somme d'informations sur le Japon, son histoire, ses cultes, son système politique, ainsi que sur la civilisation japonaise. Dans l'ouvrage du jésuite, qui a une vision partisane et porte un jugement défavorable envers ceux qui n'ont pas parlé de l'évangélisation, notamment Kaempfer, que le jésuite critique injustement maintes fois, les questions religieuses demeurent prépondérantes. Sont narrés avec force détails les aléas du christianisme au Japon, les conversions et les difficultés rencontrées par les jésuites et les nouveaux convertis, et il y est notamment longuement question de différents *daimyô* devenus chrétiens. Tout comme dans les ouvrages antérieurs des jésuites, les convertis religieux sont transformés en figures héroïques. Charlevoix narre, en reprenant le contenu des écrits des jésuites publiés le siècle passé, la vie de certains d'entre eux et, comme nous le noterons, Madame de Beaumont pourra ainsi piocher des éléments biographiques pour « brosser » son personnage parmi plusieurs des exemples proposés de vaillants chrétiens. Ainsi, dans la seconde partie de son roman, elle présente les actions de Civan et de son entourage, familiers ou ennemis, et relate les affrontements incessants entre les seigneurs de Kyûshû tels qu'ils se sont déroulés durant l'époque des luttes intestines, le *senjoku jidai*, épisodes cruciaux de l'histoire du Japon narrés par certains jésuites à pied d'oeuvre dans l'archipel. Une partie de l'action et des scènes se situent dans le cadre mouvementé du Japon de la moitié du XVI^e siècle, à l'époque des guerres intestines et des rivalités interminables opposant des seigneurs belliqueux désireux d'agrandir leur territoire et où, tout en même temps, de grands chefs de guerre, tels que Oda Nobunaga, qui apparaît dans le récit, il rencontre Civan, puis Hideyoshi, tentent d'unifier le pays par des alliances et à l'aide de la force et de la violence. En arrière-

fond, il s'agit également de la période durant laquelle débarquent les premiers occidentaux, principalement des négociants portugais désireux de faire du commerce et également des jésuites décidés à christianiser cette contrée encore méconnue des Européens. Toutefois l'auteure bouscule la vérité historique et la chronologie des événements, le respect des dates ne faisait évidemment pas partie de sa problématique, et elle joue avec facilité avec les événements et l'apparition, dans son écrit, de personnes ayant réellement existé. Comme nous l'avons signalé, son intrigue se situe à une époque troublée de l'histoire du Japon dont son récit nous renvoie quelques échos. En effet, il s'agit d'une période de luttes incessantes entre les seigneurs, des rivalités religieuses et politiques, de la haine du christianisme ressentie par certains moines bouddhistes, ou shintoïstes, et de certains seigneurs, des jalousies entre les puissants. Les intérêts économiques relatifs à la présence des Portugais, dont l'arrivée changera la donne en raison des nouvelles possibilités économiques qui en résultaient grâce au commerce actif dans certains petits ports, mais aussi militaires, en raison de l'introduction des armes à feu, les mousquets, apport important à une époque où les rivalités étaient exacerbées et les affrontements incessants. La présentation du Japon dans le cadre de ce roman repose donc sur un acquis plus précis et plus conforme à la réalité historique que bien des romans publiés au XVIII^e siècle qui brodaient sur le Japon. Les pages consacrées à l'histoire du pays, à sa culture et ses mœurs, semblent également être empruntées à l'ouvrage de Charlevoix. Toutefois, il n'en demeure pas moins que, à l'intérieur du récit lui-même, la présentation de la société japonaise est fort limitée. La culture et la civilisation du Japon sont présentées, condensées dans un passage de plusieurs pages, tout comme s'il s'agissait d'un manuel, ils ne sont point intégrées dans le corps du roman se déroulant au Japon. Il s'agit en fait d'un « cours » adressé à

Civan pour qu'il puisse enfin avoir une certaine idée du pays dont il est originaire et qu'il rejoigne sur un navire.

3- Le modèle japonais de Civan : le *daimyô* Ôtomo Sôrin (大友義鎮)

Nombre d'évènements narrés dans l'ouvrage considéré reposent en partie sur des faits historiques relatifs au Japon de la deuxième partie du XVI^e siècle, même s'ils sont en partie remaniés au profit de la mise en scène de la vie de Civan, le personnage principal. Ceci étant un roman, l'auteure était évidemment libre de son choix. Madame de Beaumont met également en scène des personnages qui ont réellement existé, comme nous le signalerons en temps utile, même s'il y a des turbulences entre la chronologie des évènements et la réalité historique des faits décrits. En ce qui concerne le personnage principal, signalons tout d'abord l'existence d'un Japonais ayant servi de modèle à Civan. A. S. Deguise, dans son *Introduction de Civan, Roi de Bungo*, édition publiée à Genève en 1998, écrit qu'il s'agissait de Civandono, roi du Bungo (1530-1587), de la dynastie des Ôtomo, plus connu sous le nom de Ôtomo Sôrin. L'examen des différents textes nous permet de certifier l'existence d'un rapport. Alors, qui était donc dans la réalité ce « Civandono », considéré, sans erreur, comme le modèle du héros? Il serait difficile d'entrer dans les détails complexes relatifs à la biographie et aux faits d'armes de ce puissant seigneur dont la vie fut semble-t-il, assez tourmentée. Signalons que Ôtomo no Yoshihige, né en 1520 dans le Funai, l'actuelle région d'Oita, devint en 1550, après l'assassinat de son père par l'un de ses sujets, le vingt-et-unième seigneur de la dynastie des Ôtomo, clan puissant au début au XVI^e siècle. Les rumeurs l'ont accusé d'être le commanditaire de cet acte, car son père envisageait de le déshériter¹⁴. Son existence fut

entrecoupée par différents conflits et luttes d'influences avec les clans rivaux, notamment durant de longues années avec le clan Mori et surtout le puissant clan des Shimazu, ennemis héréditaires. Alliances, victoires, trahisures et échecs se succéderont. En définitive, après avoir réussi à tenir en bride leurs turbulents voisins, la puissance des Ôtomo déclinera à partir de 1578, suite à un échec militaire retentissant et la perte d'une grande partie de leurs possessions territoriales. En 1551, Ôtomo no Yoshihige, qui avait invité François Xavier, résidant alors à Yamaguchi, lui avait accordé la permission d'établir une congrégation sur ses terres. En 1562, ce *daimyô* se fit moine bouddhiste, – c'est à cette occasion qu'il se fit appeler Sôrin-, nom qui est généralement utilisé à son propos. En 1578, Ôtomo Sôrin abdiqua¹⁵, laissant sa place à son fils tout en gardant cependant la prérogative dans les affaires. Se convertissant à cette occasion au catholicisme il prit, lors de son baptême, le prénom de Francisco, François, en l'honneur du célèbre jésuite qu'il avait rencontré une vingtaine d'années plus tôt. Si Sôrin fut un avocat dévoué à la cause des jésuites et des chrétiens, « *il ne fait pas de doute que si cela fut en partie motivé par les armes et les possibilités commerciales, mais il n'est pas déraisonnable de supposer que Sôrin fut attiré par le christianisme* »¹⁶. Louis Frédéric signale que ce « roi de Bungo », tel qu'il est nommé dans les chroniques des jésuites, aurait également participé, avant de devenir chrétien, à l'envoi à Rome de la fameuse délégation des quatre jeunes chrétiens japonais, la première mission diplomatique en Europe, l'ambassade Tenshō, ce que fit Harunobu¹⁷. Il n'existe toutefois pas de preuves de la participation financière de Sôrin à cette expédition¹⁸. Son fils, Ôtomo Yoshimune, bien que baptisé, se retourna par la suite contre les chrétiens, tout comme le fit d'ailleurs le propre fils de Harunobu¹⁹. En 1592, Yoshimune partit en Corée se battre sous les ordres de Hideyoshi mais, en raison de sa couardise, il

tombera finalement en disgrâce²⁰, ayant abandonné à ses ennemis un fortin qu'il était chargé de défendre. Cela en sera alors fini pour le clan Ôtomo définitivement privé de ses terres. Les opinions au sujet de Sôrin, identiques à celles émises au sujet de certains *daimyô* dits chrétiens, sont assez contradictoires, sans compter que les jésuites avaient tendance à embellir quelque peu les descriptions des convertis. Qu'en était-il en réalité ? Était-il un véritable chrétien ou s'était-il converti uniquement pour les profits concrets qu'il pouvait en tirer ?

« Sôrin était de différentes manières une égnime, une figure qui défie toute explication. Sôrin était-il le Japonais le plus important qui fut jamais baptisé, sincère dans sa nouvelle foi et un croisé pour la cause des chrétiens ? Ou bien était-il simplement pragmatiste, un opportuniste qui avait vu quelque chose à gagner en faisant un service du bout des lèvres aux étrangers et à leurs idées religieuses ? »²¹

Cela n'est certes pas de notre ressort de juger la conduite morale de ce *daimyô* et de son degré d'attachement au christianisme. Francine Hérail note également que :

« Les grands seigneurs de l'Ouest sont généralement favorables aux missionnaires et certains d'entre eux se convertissent à la foi chrétienne. Mais il faut reconnaître que ces grands seigneurs étaient surtout attirés par les articles de luxe apportés par les flottes portugaises. Leurs faveurs vis-à-vis du christianisme dépendent ainsi largement de l'espoir dans les gros bénéfices que leur procure le commerce avec les Portugais. Ôtomo Yoshihige réclame aux Portugais du salpêtre et des canons en prétendant qu'il protège les chrétiens. Toutefois les daimyô, s'ils sont déçus dans leur attente, ne tardent pas à changer d'attitude ou tout simplement à abandonner leur foi. Les jésuites, de leur côté, essayaient de combiner leur mission avec le

*commerce, notamment celui de la soie grège. François Xavier lui-même voyait dans le commerce un des moyens les plus efficaces de l'évangélisation. »*²²

Dans cette *Histoire générale et description du Japon* du jésuite de Charlevoix, ouvrage précédemment cité, il est longuement question de Ôtomo Sôrin sous l'appellation de Civandono, roi de Bungo, présenté lui aussi sous une lumière avantageuse, comme le furent bien souvent les seigneurs japonais devenus chrétiens ou partisans des chrétiens. Ainsi, est-il écrit à son sujet :

*« Civan, Roi de Bungo, étoit alors un Prince âgé d'environ vingt-deux ans; et dans une si grande jeunesse il n'étoit pas seulement considéré, comme un des plus braves et des plus spirituels Monarques du Japon ; mais il passoit encore pour un des plus sages. Il possédoit presque toutes les vertus morales ; surtout une grande équité, beaucoup de modération, une prudence consommée. Il étoit sobre, libéral, bienfaisant ; il avoit les inclinations nobles, le naturel heureux, l'esprit excellent, le sens droit, [...] En un mot on peut dire que le Roi de Bungo avoit une belle âme, et une grande âme, un coeur vraiment royal, et digne d'un trône plus éclatant. »*²³

Nous relevons à son sujet d'autres expressions dithyrambiques telles que : *« il ne songeait plus qu'à se sanctifier et à faire connoître Jésus-Christ aux Infidèles »*²⁴ *« Civan qui n'avoit plus d'autre ambition, que celle de se faire un Saint »*²⁵, ou encore :

*« Quant aux vertus particulières de l'incomparable Civan, on peut dire, qu'il posséda dans un degré éminent toutes celles, qui sont les plus grands Saints. Ses austérités étoient extrêmes, son oraison continuelle, sa patience invisible, et sa douceur inaltérable. »*²⁶

Parmi ses proches, certains ne partagent pas ses opinions religieuses, tel est le cas de son fils qui poursuivra graduellement les convertis de sa haine: « *Le fils, le jeune roi, avoit encore changé de sentiment à l'égard du Christianisme, et il y a lieu de croire que sa Mère et son Oncle n'avoient pas peu contribué; mais ils n'inquiétoient point encore les Chrétiens.* »²⁷ Civan a par contre un défaut, un « foible », comme l'écrit le jésuite, « *la dissolution qu'il portoit fort loin. Il en avoit honte lui-même, mais il ne faisoit que de vains efforts pour surmonter une si infâme passion.* »²⁸ Il s'agit ici encore de la présentation de ce seigneur telle qu'elle fut donnée dans les lettres des jésuites puis reprises ensuite par Charlevoix.

4- L'éducation d'un « jeune prince » japonais en France

Suite à cette courte présentation, consacrée au modèle et au contexte du Japon de l'époque, intéressons-nous au roman, *Civan, roi de Bungo*, divisé en deux parties. La première partie se déroule en France, après un intermède au Japon, au début du roman – la seconde uniquement au Japon. Le cadre de *Civan, roi de Bungo*, se situe au XVI^e siècle, sous le règne du roi François Premier. Du côté asiatique, il s'agit de l'époque de l'arrivée des premiers jésuites au Japon, 1549 pour François Xavier, au moment où Oda Nobunaga, le premier grand chef guerrier qui, essayant d'unifier le pays après une longue période de guerres intestines, tient en partie plusieurs provinces sous son joug suite à des batailles sanglantes. L'un des personnages principaux et le moteur de l'action, dont la présence envahit le premier tome, Dulica, est la fille d'un marchand portugais et d'une Française. De très bonne heure elle est initiée aux mystères de la philosophie²⁹ par un de ses oncles qui, à sa mort, lui légua son immense fortune. Les largesses de la riche héritière « *pleine de mépris pour les*

richesses dont elle possédoit la source, elle n'employa qu'au soulagement des misérables les trésors immenses que son oncle lui avoit laissé en mourant. [...] Ses grandes libéralités firent naître des soupçons : on examina sa conduite, et on résolut de s'assurer de sa personne. »³⁰

Pressentant le danger qui l'entourait, elle préféra s'enfuir de son pays avec l'un des ses parents qui s'apprêtait à partir aux Indes. Il s'agit comme par hasard du négociant portugais Fernao Mendez Pinto, – encore une référence à un homme ayant réellement existé –, l'un des premiers voyageurs-négociants à mettre le pied au Japon, qui en fit le récit par la suite dans *Pérégrinations*³¹. Se déguisant en homme, elle prend le nom de Zeimoto et emporte avec elle l'un des cadeaux somptueux de son oncle, une caisse de bijoux, qui lui servira à assurer les besoins de son existence et par la suite celle également de ses jeunes protégés. Sa situation matérielle lui est donc « miraculeusement » assurée et nul souci financier ne viendra troubler les périple de son entreprise puis son séjour en France avec ses protégés. Elle sera toujours à l'abri du besoin ! Arrivée en Asie, grâce à des pirates chinois rencontrés en chemin, il s'agissait certainement de pirates honnêtes !, les deux complices parviennent à aborder les côtes du Japon, tout comme cela fut le cas pour François Xavier qui avait embarqué avec des pirates afin de rejoindre la péninsule où il aborda en 1549, à Kagoshima, ville natale d'Angero. Les deux voyageurs sont très bien accueillis à la cour du roi de Bungo qui est fort désireux de faire du commerce avec les Portugais et les pirates chinois. La jeune Européenne, elle, se prend d'un profond intérêt pour cette région du Monde demeurée à l'époque encore complètement inconnue des Européens:

« Dulica, comme elle l'avoit dit à Pinto, avait été charmé de l'esprit et du caractère des Japonnois ; elle n'avoit pu s'empêcher de gémir de

l'aveuglement de ces Insulaires au sujet de la divinité, et avoit dès lors conçu le dessein de leur faire annoncer les grandes vérités de l'évangile ; pour le faire avec succès, elle crut devoir s'attacher à connoître à fond le caractère de ce Peuple, ses vices et ses vertus, et c'étoit ce qui l'avoit déterminée à faire quelque séjour dans ces Isles. »³²

Dans l'intervalle, un noble japonais de fort bon caractère, Afor, troublé par les charmes de Dulica, toujours déguisée en homme, est à la fois soulagé et fort heureux d'apprendre « *que ce Zeimoto qui avoit captivé son cœur étoit une fille aimable, et prévenue pour lui d'une manière avantageuse* »³³. Devenus amoureux ils prêtent serment et Dulica, dans la noble intention de convertir son mari à sa religion, décide de passer quelques années au Japon afin d'apprendre également la langue japonaise. Afor qui « *avoit étudié toutes les sectes du Japon, et leur absurdité l'avoit rebuté: dans l'impossibilité où il se trouvoit de soumettre sa raison à des opinions extravagantes, il se contentait d'adorer dans son cœur le Créateur de l'univers, dont il admiroit les ouvrages.* »³⁴ Son application est sans limites : « *Il se livra à l'étude d'une Religion qui lui parut infiniment supérieure à celle du Japon: le fruit de son application fut une conviction parfaite, et dès-lors, il fut Chrétien: dès-lors il entra dans les vues de Dulica sur sa Nation.* »³⁵ L'idée germe dans l'esprit des deux jeunes gens de convertir également, à l'avenir, une région du pays du Soleil levant: « *Dans le dessein qu'elle avoit conçu d'établir le Christianisme au Japon rien ne convenoit rien à ses vues que de donner un Roi chrétien au Bungo.* »³⁶ Leurs projets sont en réalité quelque peu diaboliques car, pour arriver à cette fin pleine de "bonnes intentions", évidemment selon leurs idéaux religieux, et sans pour le moins du monde se poser de cas de conscience, ils décident tout simplement d'enlever le prince du Bungo encore dans son berceau.

Afin de réaliser leurs desseins ils jettent une poudre assoupissante dans la viande des dames chargées des soins des bébés et accomplissent sans remords leur forfait! Ils enlèvent également une petite fille, Mera, afin qu'elle puisse accompagner le garçon dans son exil forcé et lui éviter la solitude. Par ailleurs, ils font promettre au voyageur Pinto, narrateur d'un séjour réel au Japon³⁷, de ne point parler en Europe de la contrée découverte, et ce dernier tint parole, souligne l'auteur. C'est ainsi que, suivant la trame de ce roman, dans lequel les dates historiques sont quelque peu bouleversées, l'on apprit l'existence du Japon, soi-disant découvert en l'an 1502, que dix-huit ans après, c'est à dire vers l'an 1520³⁸. En ce qui concerne les Européens, rappelons que, suivant les faits, le Japon, qui avait déjà évidemment un long et merveilleux passé, fut « découvert » par hasard par des Portugais en 1544, suite à une tempête. Marco Polo avait certes vaguement écrit de manière exagérée au sujet de cette contrée lointaine mais, fait bien connu, le récit du voyageur avait été mis en doute par ses contemporains. Cette Dulica, présentée dans le récit sous les traits d'une femme juste et honnête, fine psychologue et active pédagogue oeuvrant pour le bien des enfants, ne se pose pourtant pas de question morale en accomplissant cet horrible méfait. Toutefois, afin de ne pas peiner profondément le roi et à la reine de Bungo, les ravisseurs, pour leur servir de consolation, ont placé dans le berceau de Civan un autre nourrisson qui sera d'ailleurs mal-aimé par la reine et subira sa haine. Durant leur séjour en France, et ceci jusqu'à leur adolescence, les deux petits Japonais seront considérés comme étant frère et soeur. Le prince Civan, trompé, cru à cette fable, avant que plusieurs années plus tard, Mera ne devienne finalement sa femme bien-aimée !

Pendant une dizaine d'années, Ducila, et son mari japonais, Afor, que l'auteur fera disparaître une fois qu'il sera devenu inutile au récit, il décède

en effet juste avant le retour du prince dans son pays natal, se feront passer pour les « vrais » parents des deux enfants. Ces derniers vivent de la même manière que les Européens auprès de leurs parents « adoptifs », tout comme s'ils étaient eux-mêmes vraiment d'origine française, sans rien connaître de leurs racines quoique cela semble impossible vu leurs traits physiques différents ! Une fois que Civan aura grandi, Afor jouera auprès de lui le rôle de professeur de japonais afin qu'il puisse apprendre au moins la langue de son pays et connaître un tant soit peu au sujet du Japon avant son retour dans le Kyûshû. Ainsi, au début de leur éducation française³⁹, les enfants resteront de longues années dans l'ignorance au sujet de leur propre histoire, de leur véritable origine. Le fait qu'ils soient physiquement différents des Européens est complètement passé sous silence et l'« identité » physique ne transparait nullement lorsque les épisodes du roman se situent en France. Leur entité en tant que Japonais est complètement ignorée.

Dans une tardive lettre anonyme, la “voleuse d'enfants” informe les parents éplorés de Civan, qui ne soupçonneront jusqu'à son retour qui avait enlevé leur enfant, du sort du jeune prince. Le cruel forfait est présenté, dans une missive adressée aux parents, comme étant une opération qui tiendrait d'un monde magique. Sous l'insinuation que « *Les Japonnois sont extrêmement superstitieux, [...] il ne s'agissoit donc que de leur faire envisager l'enlèvement de ces Enfants, comme venant de la part des Dieux : si on pouvoit y réussir, on avoit rien à craindre des poursuites.* »⁴⁰ Mettant donc à profit les croyances religieuses des parents, jugées de manière fort négative, elle leur annonce que :

« *Une intelligence favorable au Japon vous enlève aujourd'hui le Prince Civan et la jeune Mera ; mais c'est pour les rendre dignes du Thrône. Ces enfants chéris des Dieux doivent être élevés par leurs soins [...] vous reverrez un jour le jeune Prince et celle que vous lui destinez pour épouse. [...] On*

vous interdit toutes perquisitions, elles seroient inutiles et offenseroient les Puissances qui les ont en leur pouvoir. [...] Les Dieux lui promettent les plus hautes destinées. »⁴¹

Le contenu de la missive est fort menaçant. Ducila agit en définitive envers les parents à l'inverse de l'éducation qu'elle impose à leurs enfants. « *Souvenez-vous que la plus légère désobéissance à ce qu'on exige de vous, vous priveroit pour jamais de Civan.* »⁴² Ainsi, dans l'intention d'inculquer une bonne formation religieuse à des enfants, afin qu'ils puissent, une fois devenus adultes, implanter le christianisme au Japon, a-t-elle imaginé ce projet diabolique et se donne le droit d'arracher des bébés à leur famille pour leur faire profiter d'une éducation qu'elle juge meilleure ! En France, elle se charge de pourvoir à la formation du jeune prince Civan afin que, devenu adulte, il devienne non seulement un roi japonais bien éduqué au service de ses sujets, mais aussi et surtout qu'il soit un roi chrétien qui aura la volonté de lutter pour la diffusion du christianisme au Japon. Une éducation reçue sur place aurait évidemment suffi, mais elle n'aurait point été menée suivant des préceptes chrétiens, en raison notamment de l'époque, en effet l'auteur, qui a quelque peu bouleversé le calendrier pour la construction de son histoire, situant la naissance du jeune homme bien avant l'arrivée des jésuites ! Toujours est-il que Dulica est attentive aux progrès enregistrés par son élève, « prisonnier » en quelque sorte dans les rets d'une éducatrice minutieuse et attentionnée. La partie du roman qui se déroule en France prend alors une tournure pédagogique. Ainsi, tournant les pages, le lecteur peut-il également faire « profit » des leçons de morale et d'éducation données au jeune prince qui sont réintroduites de manière répétitive et qui, telles que dans un catéchisme, sont mises en application à l'occasion de divers moments de la vie quotidienne de l'enfant. Tout ceci

est présenté de manière détaillée, assez rébarbative. La présentation des différentes activités qui peuplent la journée du personnage et de Méra sert de prétexte à l'énonciation d'argumentations pédago-religieuses de l'auteur à travers les paroles bien pensantes de cette Ducila. Cette dernière distille des préceptes chrétiens moralisateurs et essaie de lutter contre les défauts inhérents à l'espèce humaine. Ainsi, pour donner un exemple :

« Vous n'êtes sot que lorsque vous suivez les mouvements de votre orgueil. [...] vos richesses et votre naissance vous élèvent au dessus des autres : tous ces avantages sont frivoles et ne sont point de vous, vos talents sont un présent de la nature, et vous ne devez estimer en vous que les efforts que vous ferez pour en faire bon usage; il n'y a rien que cela qui soit à vous, qui mérite des égards, quand aux richesses, il faut être extravagant pour en tirer des motifs de gloire. »⁴³

Cette affirmation n'a certes rien perdu de sa valeur. Il est nécessaire de pouvoir lutter contre ses sentiments : *« le vrai héroïsme consiste à se surmonter soi-même, et non à vaincre des peuples et gagner des batailles. »⁴⁴* Dans cette optique éducative, Dulica s'attelle quotidiennement à cette tâche et dépense son énergie afin de réaliser ce projet qui occupe ainsi son temps durant de longues années. Quoique ayant éludé la question des origines ethniques, pourtant on ne peut plus importante, l'auteure n'oublie pas cependant de préciser à son sujet que :

« On remarqua chez lui dès l'âge le plus tendre le germe de tous les vices qu'on a depuis reproché aux Japonnois; il étoit naturellement fier, dur, opiniâtre; et quoiqu'il n'eut aucun soupçon de son illustre origine, il agissoit en maître comme par un instinct secret, et regardoit tous les enfants qui l'environnoient avec un dédain qui sembloit leur dire qu'ils n'étoient pas faits pour être égaux. »⁴⁵

Madame de Beaumont ne reproduit-elle pas ici tous les préjugés et les stéréotypes relatifs au caractère fier et arrogant des Japonais, tout comme les avaient décrits les jésuites dans leurs différentes Lettres, à commencer par celles de François Xavier⁴⁶, lui qui fut le premier à écrire au sujet des insulaires de façon fort élogieuse, avant de mettre les pieds dans l'archipel. Civan semble marqué par ses racines car, tout en ignorant qu'il était fils de « roi », d'un quelconque seigneur, il fait preuve d'une attitude fière et arrogante, parce qu'il est d'origine noble, sans qu'il le sache, de manière instinctive. « Il est fait pour commander », souligne l'auteur. Les gènes « royaux » sont comme ancrés en lui. Dans la deuxième partie du roman ces traits de caractère critiqués par l'auteure disparaîtront finalement lorsque le même homme sera enfin devenu roi et aura ingurgité les sévères préceptes de l'éducation de Ducila. Différemment des nobles de son propre pays, plein d'arrogance et de mépris envers les humbles et le petit peuple, lui sera alors proche de ses gens, et ne fera montre ni d'orgueil ni de fierté déplacés. Il aura donc perdu, en raison de cette rencontre avec le Christianisme, ce qui faisait en fait de lui « un Japonais typique », cet archétype du Japonais sérieux et travailleur, mais indiscipliné, fier et toujours prêt à en découdre. Dans les descriptions proposées par Madame de Beaumont, son attitude et ses manières semblent en définitive bien plus proches de celles d'un Européen éclairé du XVIIIe siècle, de l'époque des Lumières, que celles d'un seigneur qui aurait vécu au XVIe siècle.

5- Les « théories éducatives » chrétiennes de Madame Leprince de Beaumont

Tous les grands moyens sont employés afin de faire de lui, dans le futur, un souverain exemplaire et un modèle de chrétien. Le Chevalier Bayard,

homme de guerre prestigieux et connu de tous les petits Français, un des amis de Ducila, l'aide à parfaire l'éducation du prince qui n'est encore qu'un enfant. Plusieurs enfants des meilleures maisons, évidemment des fils et filles de nobles, sont confiés à Ducila

*« car qu'il étoit persuadé aussi bien qu'elle, qu'une éducation particulière est de beaucoup inférieure à celle qui se donne en commun; parce que dans la première on ne peut exciter les Enfants par l'émulation. »*⁴⁷ Ducila désire *« connoître à fond le coeur de ses Élèves. C'est l'affaire la plus importante de ceux qui se chargent de donner l'éducation, parce que leur conduite doit être réglée par cette connoissance.[...] Chaque enfant demande une méthode particulière, et conséquente à son caractère. »*⁴⁸

Cette dernière affirmation résonne comme dans un ouvrage d'éducation moderne et n'est en aucun cas démodé! Pareillement *« il n'est presque aucune disposition qu'on ne puisse regarder comme absolument mauvaise dans un enfant, tout dépend de l'usage qu'on en sçait faire. »*⁴⁹ Bien évidemment, comme par hasard, Ducila est dotée de capacités pédagogiques et psychologiques qui lui permettent de guider son élève dans le droit chemin et l'inciter à l'étude. *« Si le Prince avoit fait une faute, il en connoissoit la grandeur en regardant Dulica, ce n'étoit point un visage sévère qu'elle prenoit alors, c'étoit un air touché, affligé [...] il se hâtoit de lui rendre sa sérénité ordinaire en réparant sa faute. »*⁵⁰ L'auteure, qui intervient à plusieurs reprises dans le cours de sa narration, *« J'oublie que j'écris une histoire, non un traité d'éducation »*⁵¹, affirmant ainsi sa présence dans le cours du récit, formule également ses opinions personnelles concernant le caractère des enfants. En effet, Madame Leprince de Beaumont, dans ce qui s'apparente, à la lecture de certains passages, à un fastidieux manuel pédagogique adressé aux parents, à une faute correspond

tout de suite une correction ou une explication de la façon de corriger l'enfant, tel que dans un manuel de catéchisme, expose à partir de divers points tous les aspects de l'éducation afin de développer le caractère des enfants et en faire des hommes et des femmes adaptés à la vie en société. Elle fait une jonction entre la pédagogie et la pratique. Ainsi, par exemple, dans cette perspective, les camarades élevés en la compagnie des deux Japonais dans le but de servir à leur formation sociale et humaine sont à tour de rôle, et ceci durant un mois, le "roi" de cette petite famille, au déplaisir de Civan qui, comme par hasard, n'aime pas se retrouver dans une situation inférieure en devenant un « sujet » obligé d'obéir. Les différentes activités journalières qui remplissent les journées des petits Japonais sont présentées et expliquées. Rien n'est laissé à la simple distraction futile, et pourtant nécessaire, tout doit pouvoir trouver un but, un motif, être un objet d'apprentissage. Dulica opte pour une formation de l'esprit mais également du corps. Ainsi, à côté de l'étude scolaire proprement dite, combinée à l'apprentissage du devoir du Chrétien, plusieurs « exercices » sont mis à l'oeuvre afin d'endurcir les enfants: ainsi tel exercice est pratiqué par exemple en vue d'apprendre à ne pas craindre la honte et le mépris⁵², un autre afin de s'accoutumer à supporter la douleur physique, et même si « *on n'y faisoit aucun usage des châtimens corporels; les Enfans s'y accoutûment, et l'expérience fait voir qu'ils produisent peu de fruit.* »⁵³ Pendant les moments de jeu, telle une active maîtresse d'école, « *Dulica s'attachoit à démêler leur caractère, leur goût, leurs talens, parce que dans ces momens de liberté la nature se développoit tout entière.* »⁵⁴ Ainsi, par exemple :

« *Dulica accoutuma aussi ses Élèves à raisonner conséquemment, elle les excitoit à lui faire des questions, et se plaisoit à leur rendre compte des motifs justes qui la faisoient agir; mais elle exigeoit aussi la même chose :*

chaque Enfant étoit admis à dire son opinion, il falloit qu'il expliquât sur quoi elle étoit fondée et il le faisoit librement sur d'être redressé sans aigreur lorsqu'il se trompoit. »⁵⁵

À plusieurs reprises l'auteur fait surface et s'adresse directement à ses lecteurs sceptiques et jugés susceptibles de mettre en doute ses préceptes au sujet de l'éducation, « *Je m'arrête ici un moment pour répondre à mon Lecteur; je l'entends s'écrier: se moque-t-on de nous faire croire des enfants de huit à neuf ans capables de telles récréations? Et pourquoi non, s'il vous plaît, lui répondrais-je ?* »⁵⁶ et elle affirme qu'un jeune enfant de neuf ans est capable de raisonner et de parler avec aisance quand le droit est de son côté. Le lecteur est par ailleurs informé des différents défauts et qualités du fier Civan, il est tenu également au courant de l'évolution progressive de sa formation intellectuelle et morale. Son « éducatrice » le réprimande par exemple en raison de son orgueil inné et lui inculque des enseignements moraux en vue de faire de lui un bon roi marqué par une éducation chrétienne poussée. Toujours dans cette optique éducative qui lie l'abstrait au concret, et dans l'intention de parfaire sa formation et sa connaissance du monde, Civan est emmené à la Cour du roi de France afin qu'il puisse jeter un regard sur le grand monde et comprendre ce que son éducatrice attentive attend de lui : « *François Premier possède les vertus qui constituent l'honnête homme [...] Pour occuper dignement le Thrône, il faut des vertus qu'il ignore... la bonne foi, [...] Que dire du dérèglement des mœurs de ce Prince, et de ses suites funestes ?* »⁵⁷

Madame de Beaumont, qui exprime ainsi ses idées à travers les propos tenus par Dulica, fait une critique incisive des gens qui vivent à la Cour, de leurs vices, de leur goût du luxe, de leurs frasques, alors que dans les

campagnes de France, à l'opposé de la richesse de la Cour dispendieuse et frivole, s'observe une pauvreté indescriptible et insupportable:

« *La misère la plus affreuse ne pouvoit se soustraire à l'avidité des Sangsues, qui, sous prétexte de lever les droits du Roi, dévoraient la substance des pauvres Habitans de la campagne.[...] Là, de pauvres Enfans, dont la nudité étoit à peine couverte, demandoient à leur Père un morceau de pain, qu'il ne pouvoit leur donner, parce qu'on avoit saisi jusqu'aux instrumens de son travail.* »⁵⁸

L'auteur utilise le récit de la tournée éducative effectuée par les deux enfants à travers la France pour présenter à l'aide de quelques descriptions la pénibilité du travail et la misère des paysans exploités jusqu'au sang par les nobles et les propriétaires terriens durant le XVIe siècle qu'elle recrée. La situation de nombre de ruraux en était certes la même au XVIIIe siècle et il était facile de lire entre les lignes et de comprendre que l'auteur jugeait le comportement de certains de ses contemporains, ces nobles qui vivaient dans le luxe à la cour du Roi Louis XV et, tout comme le roi lui-même, se roulaient dans la luxure! À la vue des scènes désolantes dont il fut le spectateur, Civan, qui entre-temps avait appris qu'il était le prince d'un royaume situé au Japon, questionne son éducatrice:

« *Est-il possible, dit-il à Dulica, qu'au milieu d'un Royaume si florissant il se trouve une classe d'hommes si misérables ? [...] Je conçois bien aujourd'hui les devoirs de la Royauté ; je n'oublierai jamais ce spectacle [...] ; et si, comme vous m'en assurez, le ciel me destine au Thrône, cette portion de mes Sujets sera celle qui me deviendra la plus chère, et celle sur laquelle j'étendrai le plus mes soins.* »⁵⁹

Lui-même, saura-t-il en fait, une fois devenu « souverain », respecter sa

promesse et ses engagements ? Dulica, semble s'exprimer à nouveau au nom de Madame de Beaumont. Cette dernière, sans être pour autant nourrie d'idées révolutionnaires, formule quelques opinions non dénuées d'intérêt au sujet de la conduite des affaires politiques en vue d'une meilleure répartition des biens. Elle préconise par exemple une levée des impôts moins inégalitaire où chacun aurait le devoir de verser sa dîme suivant ses revenus, et un partage des richesses beaucoup plus équitable: « *Il est juste que le Roi lève des impôts sur les Peuples, mais il doit, autant qu'il est possible, faire tomber le plus grand poids sur les riches. Il faudroit taxer le luxe ; il faudroit surtout fixer la fortune de ceux qui lèvent ces droits.* »⁶⁰ L'autre source de misère du peuple provient de ce que « ceux qui par profession se consacrent au service des Autels » ne paient pas leur côte-part. Dulica, signalant quelques exemples concernant les fortunes amassées par certains couvents et monastères – chose qu'elle juge inadmissible – suggère tout simplement que les Ecclésiastiques fortunés et leurs confréries fassent profiter les pauvres et les indigents des Biens qui sont entre leurs mains : « *Cet évêque, qui possède soixante mille livres de rente, n'aura ni carrosse, ni valets, ni chiens, ni table ouverte; mais il nourrira les Veuves, procurera l'éducation des Orphelins, [...] en un mot, mon fils, les personnes consacrées au culte Divin doivent renoncer aux richesses.* »⁶¹

Ainsi, comme le lecteur pourra le découvrir au cours de sa lecture, le contenu de ce roman n'est pas dénué de tout souci social. Il s'insurge en effet contre la mauvaise répartition des richesses, l'incurie des grands, il dénonce les fortunes utilisées pour entretenir le faste odieux des Puissants et l'égoïsme des riches. Il attaque également les religieux du haut-clergé, issus généralement de la noblesse, qui vivent dans le luxe. Des critiques

acerbes sont indirectement adressées à l'encontre des favorisés qui vivent dans le luxe et l'abondance alors que les paysans pauvres, dont l'auteure brosse un tableau déprimant, le ton emprunté n'est pas celui de la comtesse de Ségur, sont eux dans l'incapacité de nourrir leur famille en raison de leurs très maigres revenus et de l'exploitation éhontée dont ils sont victimes de la part de leurs seigneurs. L'auteure formule des admonestations à l'encontre de ce qu'elle considère comme une insulte face aux misères publiques. Et même si les épisodes de la première partie du roman sont supposés se dérouler au début du XVI^e siècle, sous le règne de François I^{er}, il est indéniable que les choses n'avaient guère beaucoup évolué deux siècles plus tard, au milieu du XVIII^e siècle, et peut-être avaient-elles d'ailleurs empirées. Les critiques à l'encontre des puissants étaient évidemment toujours d'actualité et opérantes lors de la publication de l'ouvrage. En effet, en général les conditions de vie des petits paysans français restaient toujours aussi précaires et misérables, le pays avait été victime en plus de plusieurs disettes mal contrôlées par les autorités impuissantes et inactives. Par conséquent, sans extrapoler, vu le contenu de certains passages qui pouvaient toucher les susceptibilités, en dehors du fait que l'auteur vivait à l'époque en Angleterre, il n'est pas étonnant que ce roman ait été publié à l'étranger. Les critiques relatives aux inégalités sociales relevées dans quelques-uns des chapitres de l'ouvrage devaient certainement résonner de manière désagréable aux oreilles des éventuels lecteurs de la haute société!

Dulica s'attache à former avec application son élève aux tâches futures qui l'attendent et l'éduque de façon à ce qu'il devienne, le temps voulu, un régent juste et impartial. Afin de présenter un aperçu général de la politique et de la vie des grands, l'auteur fait voyager ses personnages dans les diverses cours d'Europe dans l'intention de leur ouvrir l'esprit sur le

vaste Monde et leur enseigner l'histoire de chacune des familles royales rencontrées. En Espagne, les pratiques barbares, cruelles et inhumaines de l'Inquisition⁶² rebutent Civan qui, pressé de sortir de ce pays, affirme que « *si je n'avois connu la Religion Chrétienne que par eux, je crois que j'irois me faire disciple des Bonzes en arrivant au Japon.* »⁶³ Alors qu'il est devenu presque un jeune homme, Civan doit affronter une nouvelle épreuve orchestrée par Ducila. En effet, afin de l'endurcir et qu'il parvienne à faire passer son esprit avant ses sentiments, elle le sépare brutalement de Méra, cette jeune fille qui l'accompagnait depuis son enfance et qui est supposée, sans qu'il le sache encore lui-même, devenir dans un futur proche sa femme, suivant le complot ourdi par sa « mère tutelle ». Comme nous pouvons le juger, aucune faille n'est laissée vacante dans ce roman, « tout est bien huilé », chacun des éléments qui constituent la vie des enfants est confronté à la méthode d'éducation « catholique » imposée par Ducila. Tout est mis comme sur des rails et doit suivre son cours suivant les projets de la conspiratrice. Une note terne avait cependant déjà été glissée dès le début du roman annonçant une fin désespérante à son récit :

*« Pouvaient-ils prévoir combien le bonheur de Civan devoit être court? Mais n'anticipons point le récit du triste événement qui sema d'amertume toute la vie du jeune Prince de Bungo, et qui renversa toutes les mesures que ses Guides avoient prises pour assurer sa félicité. »*⁶⁴

6- La présentation du Japon

La fin du premier tome se conclut sur le récit des années passées en Europe. Dulica, malade, tient cependant ses promesses et ramène comme elle l'avait convenu les deux jeunes gens auprès de leur famille. « *Elle s'était souvenu de la promesse qu'elle avoit faite à Civan et s'appliqua*

pendant le voyage à lui donner une idée des mœurs japonnoises, et dès qu'ils furent dans le vaisseau, elle lui fit porter un habit japonais. »⁶⁵ Elle profite donc du long voyage, qui n'est pas narré dans le roman, pour faire connaître différentes choses sur le Japon, « un grand archipel composé de trois grandes îles et d'une infinité d'autres petites »⁶⁶, aux enfants certes, mais aussi aux lecteurs. Elle les informe sur l'origine du peuple japonais. Nombre de livres relatifs au Japon, tels ceux de Caron et de Kaempfer, commencent généralement par des explications relatives aux origines du pays, aux différentes divinités et à la généalogie de la famille impériale. Il est également longuement question de l'empereur, du *dairi*, « un prince qui possède de grandes qualités »⁶⁷, et n'est pas un dilettante menant une vie oisive entourée de plaisirs. Autrefois la condition du *dairi* « étoit un vrai esclavage : ce Prince ne touchoit jamais la terre, qui, disoit-on, n'étoit pas digne de le porter. » Mais suivant l'auteur, « ils se sont affranchis de ce joug, ils se servent de leurs jambes »⁶⁸. Les curieuses descriptions relatives à la personnalité de l'empereur et à sa vie quotidienne, telles que les brossaient Caron, reprises ensuite par Kaempfer et certains des auteurs français du XVIIIe siècle, ont disparu⁶⁹. Durant plusieurs pages, des détails relatifs à la rivalité entre les femmes qui entourent Civan sont pour l'auteur l'occasion de donner une description des sentiments bas qui gangrènent le cœur de l'homme, comme par exemple la rivalité, la jalousie, etc.

La cour du *dairi* est présentée comme formant une grande ville qui renferme plusieurs palais. Il est signalé que les nobles qui la composent s'appliquent aux Sciences⁷⁰. L'auteur donne quelques explications sur les religions, les ordres religieux du Japon, ainsi que les cérémonies mortuaires, la fête des morts, durant laquelle les défunts sont censés rentrer à leur maison où leur famille a préparé un repas à leur intention⁷¹. Il est question de « deux fameuses Académies, de Sciences, [...] il faut être Aveugle pour y

être reçu. Ces Académies ont été fondées par deux princes qui avaient perdu la vue, et elles sont toujours ennemies. »⁷² L'auteur présente également en quelques pages les productions et l'artisanat du pays, tout ceci sous forme de citations:

« Le Japon produit abondamment, non seulement ce qui est nécessaire pour le besoin, mais aussi pour les délices de la vie. Vous serez étonnés de la facilité qu'ils ont pour les Arts: ils travaillent l'or et l'argent avec tant de délicatesse, que l'ouvrage l'emporte beaucoup sur la richesse de la matière. Rien ne peut être comparé à leur Vaisselle à leur Vernis; et si leurs maisons n'ont pas la solidité des nôtres, elles sont supérieures du côté de l'agrément. »⁷³

S'il est question des arts et techniques japonais au sujet desquels Madame de Beaumont profère des éloges au sujet de la qualité du travail, il n'y a point de précisions à ce sujet, en définitive l'auteur restant dans le vague, faute de connaissances à ce sujet.

Les annotations relatives au caractère des Japonais reprennent des stéréotypes remontant au début du XVI^e siècle, c'est à dire lors de la publication en Europe des premières lettres des jésuites et également dans l'ouvrage du jésuite de Charlevoix. Notons en particulier la réflexion au sujet de la musique: *« La musique des Japonnois n'est rien moins qu'harmonieuse, et il faut y être accoutumé pour s'empêcher de la trouver détestable.* »⁷⁴ Charlevoix employait des expressions identiques pour la décrire. Le caractère des insulaires y est présenté, comme cela fut bien souvent le cas dès les premiers écrits relatifs au Japon, à gros traits, de manière légèrement caricaturale et répétitive. Ainsi, pour ne donner qu'un exemple :

« Une fierté qui va jusqu'à l'héroïsme, fait le caractère principal des Japonnois, et c'est de ce principe que naissent leurs vices et leurs vertus :

cette fierté leur donne une grande horreur du mensonge qu'ils regardent comme une bassesse, ils méprisent les tourmens et la mort qu'ils préfèrent à la honte et au mépris. Le point d'honneur y produit un grand nombre de querelles, et ce n'est pas seulement parmi les Nobles, mais aussi parmi le peuple, sans en excepter même les personnes du sexe. »⁷⁵

Cette fierté⁷⁶ les conduit jusqu'à se donner la mort: « *Un Japonnois qui a reçu un affront, et qui ne peut se venger sur son ennemi, se fend le sabre pour laver cet affront dans son propre sang* »⁷⁷. Les mœurs sont présentées sommairement :

« *La superstition augmente encore le mépris de la vie chez les Japonnois. Ils croient fermement que ceux qui se donnent la mort pour honorer les Dieux jouissent ensuite d'une félicité sans bornes et, sur ce principe, ils vont se noyer par bandes, ou se précipiter gayment du haut d'un rocher. Ceux qui se dévoient ainsi, deviennent les objets de la vénération publique, et les honneurs qu'on leur rend attirent les imitateurs.* »⁷⁸

Nous retrouvons ainsi, présentés en deux pages, bien des détails relevés chez d'autres auteurs, en particulier dans les lettres de François Xavier, qui avaient présenté brièvement les principaux traits de caractères de Japonais en employant des adjectifs dithyrambiques, ainsi que dans les lettres des premiers jésuites au Japon. Leurs courtes descriptions, qui donnaient une image d'un Japonais frugal et fier, avaient ensuite donné lieu à une image stéréotypée des insulaires que nous retrouvons en particulier dans les textes rédigés par des auteurs catholiques qui ont écrit au sujet du Japon. La frugalité est expliquée de la manière suivante:

« *Ils vivent contens dans la pauvreté, parce qu'elle les rend indépendans, et se dédommagent de la privation des choses les plus nécessaires par le*

plaisir de ne s'abaisser devant personne. Ils croient qu'il est honteux de donner de grands mouvements pour acquérir du bien, ainsi ils méprisent les Marchands, parce que leur profession n'a pour but que les richesses, et qu'elle les expose à la tentation de tromper. »⁷⁹

Dulica explique que les Japonais abandonnent à leur triste sort les misérables, les indigents et les estropiés, jugeant que leur disgrâce est un effet de la colère des Dieux et conclut cette discussion avec Civan par une phrase laconique: « *Le séjour que vous ferez dans le Japon, avant de vous présenter à votre père, achèvera de vous instruire de ce que je ne puis vous détailler. »⁸⁰*

7- Le jeune roi catholique de Bungo

Le retour vers le pays natal de l'enfant arraché à ses parents conclut la fin de la première partie du roman, qui constitue donc la grande partie narrative relative aux conceptions de l'éducation chrétienne et sa mise en pratique sur un sujet qui sert de cobaye. Dans la seconde partie du roman, qui se déroule uniquement au Japon, le héros doit remplir le rôle qui l'attend, succéder à son père, heureux de retrouver son fils après de longues années de séparation, et si possible implanter le christianisme. Tout d'abord, dès son retour dans le pays qui lui a donné la vie, Civan fait le tour de différentes régions de l'archipel afin de rencontrer des nobles et de retrouver son père dont il ne connaît pas encore l'identité précise⁸¹ : « *Il visita les principales cours du Japon, il frémit de crainte de trouver son père* ». En fait il ressent de l'inquiétude de se retrouver devant un homme de peu de qualité comme tous ces nobles japonais qu'il rencontre et qui le rebute en raison de leurs vices et leurs défauts. À la fin de son périple à travers le

pays il fait la connaissance d'un noble dont on lui a tant vanté les qualités lors de son passage dans les différentes cours. Et, par un prodigieux bonheur, cet homme bon et honnête se révèle être son géniteur ! Éduqué de façon chrétienne par Ducila, qui décède peu de temps après son arrivée à Bungo, et ayant remplacé sur le « trône » son père qui s'est retiré comme cela était la coutume au Japon, les « rois » sages avaient la coutume de se faire moine et de se retirer dans un lieu isolé propice à la méditation, il met à profit l'éducation que lui a inculqué la défunte afin de diriger son "royaume" avec clairvoyance en appliquant des principes humanistes qui se rattachent toutefois plus au XVIII^e siècle, époque des Lumières, qu'au XVI^e siècle. Il agit de manière différente de certains dirigeants chrétiens qui ont imposé à leurs sujets de se convertir au christianisme, comme ce fut le cas par exemple du *daimyô* chrétien Takayama Uncon, qui chassa ses sujets qui ne voulaient pas se convertir et fit détruire des temples et sanctuaires bouddhistes situés dans son fief. Le personnage Civan laisse à chacun la liberté personnelle de culte et s'efforce de cacher le fait qu'il soit lui-même chrétien afin de ne pas influencer indirectement ses sujets, comme il est d'ailleurs signalé à plusieurs reprises dans le roman. Ôtomo Sôrin, le modèle historique, lui, différerait de Civan, en effet il fit détruire des temples bouddhistes et shintô. « *Il est cependant à noter que cette apparente fureur fanatique peut avoir des motifs politiques, certains temples ou sectes pouvant disposer d'une grande influence et d'un pouvoir aussi bien culturel que militaire* »⁸². Oda Nobunaga n'avait-il pas lutté lui aussi farouchement contre les sectes religieuses Ikki dont les membres étaient des moines soldats belliqueux qu'il estimait fort dangereux?

En lutte avec des *daimyô* de la région pour des rivalités liées à des questions de terres, et ce malgré des trahisons orchestrées par sa seconde

femme, une ambitieuse perfide, Civan sort vainqueur des batailles grâce au soutien des sujets attachés à sa personne en raison de sa gouvernance équitable. Et, s'il reprend des terres volées à son père dans le passé, il sait également rendre celles que ce dernier avait prises à un autre *daimyô* voisin. La justice et l'équité dirigent ses pas, il sait se faire aimer de son peuple, en raison de ses méthodes justes et honnêtes et de sa manière de s'adresser au bas peuple qu'il ne méprise pas, tout ceci malgré que certains bonzes séditeux, désireux de garder leurs prérogatives, agissent en sous-main contre lui en fomentant des révoltes⁸³.

Si nous en revenons à l'homme qui aurait servi de modèle, cet Ôtomo Sôrin présenté sous le nom de Civan, il est nécessaire de noter que le roman français l'embellit en lui prêtant des qualités qu'il ne possédait pas. Ôtomo Sôrin, vu par un Européen du XXe siècle, n'était pas si désintéressé. Il agit comme le firent certains *daimyô* autoritaires convertis au catholicisme qui imposèrent de force leurs nouvelles convictions religieuses à leurs sujets :

« On peut juger de son zèle pour le salut des âmes, parce que disoient les Missionnaires, qui l'avoient le plus pratiqué, à fçavoir, qu'il avoit peu de Chrétiens au Japon, dont il n'eut procuré directement, ou indirectement la conversion: par le nombre des Temples et des Maisons de Bonzes, qu'il renversa, et que quelques-uns font monter à trois mille, et par ce que lui-même assuroit, qu'il n'étoit point de nuit, qu'il ne s'éveillât en pensant à de nouveaux moyens d'étendre la vraye Religion. Rien ne lui coûtoit pour cela ; il fit des dépenses immenses, et se priva souvent du nécessaire pour bâtir des Eglises. »⁸⁴

Parallèlement aux descriptions relatives à la fonction d'un « roi » animé de sentiments forts chrétiens qui doit faire face à des charges diverses et

assumer ses responsabilités, s'enchaînent quelques épisodes relatifs à la vie privée de Civan. Ce dernier ne connaît pas longtemps la félicité, car en effet, Mera, l'enfant qui avait passé son enfance en France avec lui et était devenue sa femme bien-aimée, décède précipitement. Devenu un veuf inconsolable et inconsolé, il doit faire face à la réalité et ses sujets, pensant à l'avenir du royaume, le pousse expressément à se remarier afin qu'il laisse une descendance. Malencontreusement, pour son malheur et celui de ses sujets, il choisira pour deuxième épouse Aria, la fille d'un seigneur puissant de la région, une jeune intrigante sournoise et anti-chrétienne qui cachera son jeu hypocrite et pernicieux. Elle sera en définitive, en raison des divers complots qu'elle mènera activement contre son propre mari trop indulgent, la cause de nombre des malheurs futurs dont Civan deviendra finalement la victime :

« Il est vrai qu'il ne connut pas d'abord toute la noirceur de son caractère : Aria étoit savante dans l'art de se masquer ; toutefois le peu qu'il en découvrit alors le persuada qu'il n'étoit pas destiné à être heureux deux fois de suite. La passion dominante d'Aria étoit l'ambition. »⁸⁵

Conformément aux idées de son époque, Civan, qui *« étoit fortement convaincu qu'en général les femmes sont peu propres au Gouvernement, parce qu'elles conduisent plus par passion que par raison »⁸⁶* ne lui laisse pas la possibilité de diriger le pays. Le ressentiment de sa nouvelle femme en deviendra encore plus fort. Et si certains se convertissent, paysans, nobles et même des bonzes, comme cela fut le cas à de nombreuses reprises, même parmi certains qui étaient au début fort opposés à la nouvelle religion, – ce qui est conforme au contenu des *Relations* des jésuites et à la vérité historique, *« la seule Aria et son Frère persistent dans la haine qu'ils portoient à la Religion chrétienne »⁸⁷*. Ils surent rassembler autour

d'eux des alliés afin de manigancer à plusieurs reprises contre Civan, le roi. Parmi les comploteurs se retrouvent également certains bonzes en rébellion contre le changement opéré parce qu'ils perdaient leurs prérogatives, leur autorité ainsi que leurs bénéfices en raison de la nouvelle politique menée par le pouvoir:

«Aria, reine de Bungo n'eut pas plutôt perdu l'espérance de gouverner despotiquement son Époux, que l'amour qu'elle avoit pour lui se changea en haine, mais pour lui en faire sentir les effets, elle résolut de la dissimuler. [...] Aria prévint qu'après le départ de Xavier les Bonzes ne manqueraient pas de chagriner les nouveaux Chrétiens, elle se promit même de les exciter, et pensa que rien n'étoit plus propre à faire un soulèvement général dans lequel elle trouveroit le moyen de faire périr le roi. »⁸⁸

La seconde reine apparaît dans le roman sous les traits d'une figure démoniaque animée par une inimitié insondable envers les chrétiens et le mode de gouvernement de son époux. La femme de Ōtomo Sôrin, anti-chrétienne, qui lui servit de modèle, était surnommée Jezabel par les jésuites. Aria fait semblant de vouloir attirer les missionnaires dans le Bungo et leur laisser le loisir d'y évangéliser librement. Cette invitation hypocrite et perverse n'est pas dénuée d'intentions retorses. Car, suite à leur présence indésirable pour une partie de la population, surtout les religieux bouddhistes, Aria espère ardemment l'apparition d'une violente opposition à leurs égards. Toutefois le jeune roi, fin psychologue, est bien conscient de la duplicité de sa femme et de ses desseins cachés: *« Civan ne fut pas la dupe d'un changement si subit ; plus la reine montrait de zèle pour la propagation de la Foi, moins il la croyait sincère, il connaissait son ambition, et ne croyait pas un cœur dominé par cette passion bien disposé à recevoir la grâce. »⁸⁹* Cette femme retorse et manipulatrice conspire

finalement contre son époux avec le soutien de moines séditieux anti-chrétiens également opposés aux changements apportés par le nouveau roi de Bungo. Lorsque celui-ci parti en guerre afin de défendre les intérêts d'un allié, elle manigance en sous-main afin d'attenter à ses jours et prendre le pouvoir. Sorti indemne d'un traquenard habilement tramé par ses ennemis, Civan, grand prince animé de nobles sentiments et d'un esprit de civilité, réagit dans un esprit de charité chrétienne envers la coupable. Ainsi, au lieu de punir la trahison de sa femme suivant les sévères japonaises, la mort serait alors son destin, il lui pardonne son forfait et la fait simplement enfermer dans une forteresse où elle peut cependant jouir d'une certaine liberté et passer ses journées dans une relative aisance. Par la suite, libérée par son mari qui lui pardonne sa trahison, ayant retrouvé sa liberté de mouvements, elle s'empressera d'agir à nouveau secrètement contre ce dernier et les convertis chrétiens contre lesquels son inimitié ne s'était nullement assouvie. *« Aria n'avait pas manqué de signaler sa haine contre une Religion qu'elle avoit toujours détestée ; elle avoit fait couler le sang de plusieurs Chrétiens, rappelé les Bonzes, abattu les temples du Seigneur. »*⁹⁰ Non contente de faire massacrer des chrétiens, elle essaiera encore également d'empoisonner par la suite Civan qui, grâce à un remède miraculeux que lui avait donné dans le passé Ducila, pourra survivre à ses maux. La notion de charité chrétienne fortement ancrée en lui est l'un des facteurs de sa conduite exemplaire, il ménage à la fois ses ennemis, bien souvent des anti-chrétiens, et soutient ses amis et ses proches. Nous avons affaire à un modèle exemplaire de croyant qui se conduit de manière si noble et si élevée que sa bonté et son indulgence deviennent progressivement les facteurs de sa perte et également celle de la mise en danger du christianisme sur son territoire de Bungo. Homme rempli de sagesse, il se tient au-dessus de la mêlée et est exempt de bas sentiments.

Mais la réalité est bien sombre. En effet ses fils, convertis sur leur propre désir à la nouvelle religion, mais n'ayant point la force de caractère de leur père, trop indulgent envers eux, ne sauront pas continuer l'oeuvre entreprise par ce dernier ni même résister aux néfastes influences extérieures, notamment venant de leur mère. La fin du roman se termine sur une note sombre, la disparition brutale du christianisme dans le Bungo qu'annonçait déjà l'attitude anti-chrétienne du proche entourage de Civan. Dans la réalité, cela fut progressivement le cas pour l'ensemble du Japon, notamment à partir des années 1615, lorsque la répression s'intensifia sous la houlette des Tokugawa.

Civan, devenu roi et inspiré par l'éducation de Ducila, tâche d'instaurer une nouvelle méthode de gouvernement, un nouveau mode de rapport entre les différentes classes de la société qui, telles que décrites, se rapprochent, nous semble-t-il, plus de celle du XVIIIe siècle que celle du XVIe. Par exemple, le jeune roi décide de ne pas punir de mort, comme cela était dans les moeurs, les coupables de certains méfaits, il essaye d'établir une relative égalité entre les couches de la société, en interdisant par exemple « *qu'on frappât ses Soldats [...] il ne souffrit pas non plus que les Officiers rançonnassent le Soldat* »⁹¹. « *Le nouveau Roi sçut allier le penchant qui le portoit à la clémence avec les droits de la justice* ».

Rappelons que le système judiciaire mis en place par les Tokugawa dès le début du XVIIIe siècle, donc à une époque postérieure au drame de Civan, était extrêmement répressif et que, en cas de méfaits ou de crime, l'on punissait non seulement le fautif mais également les membres de sa famille et, dans certains cas, les habitants du *kumi*, du proche voisinage, comme l'écrivit Engelbert Kaempfer⁹². Dans le royaume idyllique de Bungo, seul le coupable est puni. Kaempfer transmet en Europe une vision particulièrement sombre et brutale de l'application des lois japonaises, la

mort étant, selon lui, pratiquement le seul moyen de payer une faute commise⁹³. (Ses affirmations influencèrent notamment Montesquieu qui écrivit de manière négative sur le Japon.) Il eut d'ailleurs l'occasion d'apercevoir à plusieurs reprises des gibets lors de ses déplacements vers Edo. Il écrivit aussi longuement sur les traitements inhumains réservés aux hommes qui se livraient à la contrebande à Nagasaki⁹⁴. Civan, agit de façon mesurée ainsi, après un acte répréhensible commit par un père de famille : « *Il laissa leur Biens à leurs enfants, contre la coutume du Japon, où l'on enveloppoit (sic) une famille innocente dans la punition d'un Chef coupable* »⁹⁵. Pour soutenir le paysan démuné de terre qui ne peut faire vivre sa famille ou, qui faute de revenus suffisants ne peut se marier, il impose un système radical: « *le partage des terres de bonzes afin de laisser du terrain au paysan sans terre.* »⁹⁶

Madame de Beaumont s'autorise, comme nous l'avons précédemment noté, à introduire dans son récit quelques changements relatifs à l'historique des évènements et à malmener l'histoire, dans le cas notamment des faits relatifs à l'entrée des Européens au Japon. Civan fait ainsi venir intentionnellement des Portugais au Japon alors que chacun sait qu'ils avaient débarqué sur une île japonaise, Taneshima, par le plus pur des hasards, lors d'un tempête. Par ailleurs, Madame de Beaumont met en scène, parmi les habitants vivant à Bungo, un jeune homme, Angero, qui « souffre d'un mal secret ».⁹⁷ En réalité, celui-ci, responsable d'un meurtre lors d'une rixe, s'était enfui du Japon pour fuir le châtement, la mort qui l'attendait. Ayant entendu parler de François Xavier durant ses pérégrinations dans différentes îles du sud-est asiatique, il s'était mis à la recherche du religieux avant de finir par le rejoindre. Angero est connu en raison des rapports étroits qu'il entretenait avec le jésuite, c'est lui qui parla

des Japonais en termes élogieux au religieux et suscita sa curiosité envers ce peuple. Il servit ensuite de guide au jésuite lors de la venue au Japon. Il est souvent question de lui dans les *Lettres* du jésuite, car c'est en quelque sorte l'introducteur du Japon et des Japonais auprès de François Xavier qui fut étonnamment surpris par ses qualités intellectuelles. Par-contre, dans le roman, prenant les faits à rebours de ce qu'ils étaient en réalité, c'est Civan, qui a parlé d'un Dieu qui apaise les coeurs, et qui envoie le jeune homme « jusqu'aux Indes inviter les Portugais à s'unir à eux par le Commerce. »⁹⁸ Devenu un homme nouveau depuis son baptême, Angero, de retour au Japon, « *ne soupiroit plus qu'après la conversion de ses Compatriotes annonce l'arrivée de François Xavier* »⁹⁹. À plusieurs reprises, l'auteur répète que, quoique attaché à sa foi chrétienne, Civan, devenu un modèle de justice et de probité, un esprit ouvert du XVIIIe siècle pourrait-on écrire, avait caché le fait qu'il était chrétien de façon à ne pas influencer le choix religieux de ses sujets. En effet, explique l'auteur, il « *vouloit laisser à ses sujets le tems de se convaincre des grandes vérités qu'on leur alloit annoncer, et pour ne pas donner lieu aux Bonzes de publier qu'il eut forcé personne, se détermina à paroître neutre, et à agir moins en Chrétien qu'en Prince sensé.* »¹⁰⁰ Même après l'arrivée de François Xavier, qu'il a invité à Bungo selon ses souhaits, comme le fit d'ailleurs Otomo Sôrin, Civan préserve une attitude neutre face au Christianisme afin de ne pas imposer son choix. Il veut laisser chacun libre de son choix et ne point attiser inutilement la haine et l'opposition des moines bouddhistes dont certains sont des anti-chrétiens acharnés. Cette conduite qui laisse à chacun sa liberté de culte et le choix de ses opinions religieuses est celle d'un homme éclairé mais elle nous semble correspondre plus à un esprit du XVIIIe siècle qu'à une pensée du XVIe. Rappelons notamment que les jésuites arrivés au pays du Soleil levant désiraient s'adresser en premier lieu aux

élites japonaises qu'elles cherchaient à rencontrer afin de les convertir¹⁰¹ dans l'espoir que leur conversion entraînerait celle de leurs sujets. Ce qui fut le cas dans plusieurs régions du Kyûshû, et parfois à l'aide de moyens de coercitions fort peu recommandables¹⁰². Par ailleurs, les possibilités de pratiquer le négoce avec les marchands et capitaines portugais constituaient un argument de poids qui ne laissait pas insensibles les *daimyô* japonais, désireux d'acheter des fusils, certes, mais aussi de faire du commerce. Devenir chrétien, ou seulement l'ami des jésuites, n'était pas sans avantage ni sans retombées économiques car cela était le moyen de s'attacher la bienveillance des commerçants portugais et de pouvoir négocier avantageusement avec eux. Les jésuites eux-mêmes s'impliquèrent en personne dans le commerce de la soie afin d'avoir des rentrées financières pour subvenir ainsi à leurs besoins et à ceux de leurs hôpitaux et séminaires. Le jésuite visiteur Valignano a longuement abordé la question du commerce, en particulier le commerce de la soie, et a expliqué l'importance que cela représentait pour l'ordre de s'y impliquer afin d'en retirer des bénéfices nécessaires pour pouvoir soutenir les différentes activités pastorales de la *Société* au Japon¹⁰³.

8- Civan et la société japonaise

L'esprit d'entreprise énergique des hommes du XVIIIe siècle, songeons par exemple à la fonderie de Buffon à Montbard, sise en Bourgogne, où se rendaient en grande pompe les nobles éclairés désireux de s'instruire au sujet des nouvelles industries, se retrouve également dans les prérogatives prises par Civan afin de développer l'économie de sa province :

« Il établit dans les Campagnes des environs de Fucheo des Manufactures en tout genre [...] les plus vieux des domestiques furent chargés dans les

Manufactures des Ouvrages qui demandoient le moins de talens [...] le laboureur cultivoit gayement son champ. Parce qu'il étoit sur de jouir en paix du fruit de ses labeurs. »¹⁰⁴

Les progrès industriels introduits par Civan dans son « royaume » entraînent un progrès social notable. Ainsi « *les mariages se multiplioient, et les Mères prenoient un grand soin de bien nourrir leurs Enfants.* »¹⁰⁵ Fini donc le temps où les mères se débarrassaient de façon criminelle de leurs bébés jugés indésirables en appuyant du pied sur le cou afin de les étouffer comme l'avaient souvent noté avec horreur les jésuites dans leurs rapports¹⁰⁶. Il n'y avait certes pas encore de manufactures au XVIIe siècle en France, les premières virent le jour au XVIIIe siècle sous Colbert, et encore moins au Japon. Il est certain que l'auteur introduit ici des éléments relatifs à l'évolution de son époque dans le passé guerrier nippon. Évidemment, l'arrivée d'un « roi » qui veut transformer et améliorer la société et décide d'appliquer de nouvelles méthodes de gouvernance ne peut se faire sans se créer des ennemis, parmi les nobles, certes, mais surtout parmi les bonzes qui tiennent à conserver leur pouvoir, leurs prérogatives, et leur autorité. À plusieurs reprises Civan brise les coutumes ancestrales du pays quand il accorde par exemple de l'attention et de la miséricorde à des malades et à des miséreux qu'il croise dans la rue, alors que même pour les moines ceux-ci ne sont que des laissez-pour-compte méprisables. « *Les Bonzes en prirent occasion de décrier le nouveau Gouvernement, et tâchèrent d'exciter un soulèvement parmi le peuple : mais ils n'y réussirent pas aussi facilement qu'ils se l'étoient promis.* »¹⁰⁷ Le mode de gouvernance que veut instituer Civan repose sur l'écoute du petit peuple, l'organisation d'une société moins dure et moins contraignante à l'égard des pauvres, avec la mise en place d'un système qui planifie les

taxes et les aides aux laboureurs en difficulté ; une forme d'entraide est mise sur pied. Le magnanime Civan se proclame « *le Père de tous [...] Je traiterai la Noblesse de mon Royaume en aînée, mais j'empêcherai qu'on maltraite les cadets* »¹⁰⁸, cette dernière affirmation démontre ouvertement un paternalisme évident que révèlent les différentes dispositions prises par le roi à l'égard de ses sujets. Ainsi, par exemple, les soldats sont eux aussi invités à travailler la terre: « *Il distribua à chaque Compagnie une quantité de terres que les Soldats devoient cultiver en tems de paix, de manière que la moitié de la Compagnie suffisant pour travailler à ces terres, l'autre moitié devoit s'occuper aux exercices militaires, et cela alternativement.* »¹⁰⁹ Il les invite également à fonder un foyer : « *Loin d'empêcher ses Soldats de se marier, il les exhortoit à le faire, et leur fournissoit les moyens en se chargeant du soin de leur famille.* »¹¹⁰ Tout ceci n'est certes pas sans intérêt mais semble bien loin de la réalité du Japon de l'époque.

Nous l'avons noté précédemment, mais Madame de Beaumont refaçonne l'histoire du christianisme au Japon à sa manière, en déformant quelques détails historiques véridiques de façon à attribuer le « beau rôle » à son personnage modèle chrétien et à gonfler son importance. Évidemment, dans cette logique édifiante, le jésuite incontournable quant il s'agit d'aborder l'histoire du christianisme au Japon ne peut que faire son « apparition ». L'arrivée de François Xavier, pauvrement habillé, « son air modeste » et « ses manières simples » ne furent pas sans stupéfier les Japonais qui « ont une grande horreur de la pauvreté »¹¹¹ se moquèrent de lui et lui lancèrent des quolibets. Comme le rapportent les rapports des jésuites qui ont accompagné le missionnaire, ainsi que Madame de Beaumont le narre, sur les conseils avisés de son entourage et avec l'aide de négociants portugais, le religieux quitta ses défroques et refit une

réapparition devant le « roi », en réalité un seigneur qui était entouré de moines bouddhiques, vêtu de magnifiques vêtements afin de couper court aux médisances des bonzes qui « *avoient publié que les Docteurs Portugais étoient des misérables, qui n'avoient quitté leur Pays que parce qu'ils n'y trouvoient pas de pain.* »¹¹² Les vêtements luxueux dont il s'était revêtu lui permirent de retrouver de la considération auprès du parterre des nobles japonais. L'auteur fait par ailleurs allusion aux différentes confrontations verbales entre le jésuite et les bonzes en empruntant évidemment ses sources aux textes religieux qui narrent avec emphatie ces épisodes. Il s'agit d'ailleurs d'un *topos* très souvent présenté en détails dans les écrits des jésuites du Japon, dans lequel, Xavier, ou encore parfois d'autres jésuites, affrontent verbalement les bonzes japonais lors de débats organisés dans les résidences des seigneurs et les écrasent en raison de leur facilité à discourir, certes, mais bien évidemment et avant tout, grâce à la « Vérité » de leur enseignement religieux. Ils dénoncent en définitive « les affabulations » des religieux bouddhistes. Les diverses *Relations* des jésuites du Japon rapportent à plusieurs reprises la réalisation de miracles perpétrés par Xavier et ses disciples, conversions subites, guérisons de maladies incurables, aveugles retrouvant subitement la vue, impotents qui peuvent soudainement marcher, etc...¹¹³ Par contre, si des faits assimilables à des miracles sont rapportés dans ce roman, l'auteur n'utilise point le terme de « miracle » dont l'emploi fut réduit au début du XVII^e siècle dans les écrits catholiques en raison des critiques des protestants contre lesquels il fallait lutter de pied ferme au moment de la Réforme ainsi que le persiflage des libertins qui se moquaient de la religion¹¹⁴. Parmi les miracles accomplis par François Xavier, ou ceux qui concernent sa personne, notons notamment le don des langues, celui de pouvoir s'exprimer en japonais sans effort, affirmation au sujet de laquelle Voltaire écrit d'ailleurs des propos

fort sarcastiques¹¹⁵. Un passage de *Civan* signale cette prodigieuse capacité linguistique: « *Il est étonnant que Xavier qui n'avoit qu'une connaissance imparfaite de la langue japonnoise, pût s'exprimer avec autant de grâce qu'il le fit alors.* »¹¹⁶ Ce qui, dans les textes des XVI^e et XVII^e siècles, passait pour un miracle édifiant est ici seulement notifié tout comme allant de soi.

Parmi les personnages qui ont réellement existé deux d'entre eux retiennent particulièrement notre attention bien que l'auteur ait transformé quelque peu leur biographie afin de les faire entrer dans le cadre de son roman. Notons tout d'abord le nom d'un premier personnage, Uncodono. Il s'agit de Takayama Unkon¹¹⁷, *daimyô* et général de Nobunaga, puis de Hideyoshi. Personnage remuant, fort connu dans les textes chrétiens européens, il refusa de renier sa foi chrétienne malgré les exhortations de Hideyoshi. Par la suite, en raison de ses actes, et sur l'ordre de Tokugawa Ieyasu, il fut obligé s'exiler du Japon en 1614. Il est souvent noté dans les textes des jésuites qu'il fut exilé car il avait refusé de renier sa foi chrétienne. Il est présenté comme un modèle exemplaire de chrétien martyr. Il mourut une quarantaine de jours après être arrivé à Manille où il avait été reçu par les Espagnols avec les honneurs dus à un puissant chrétien : « *Uncodomo fut l'un de ceux qui admirèrent le plus la sagesse de Civan; sa grande âme, faite pour l'héroïsme, en conçut en ce moment la première idée: il se fit connoître au Roi de Bungo, et dès-lors il se forma entr'eux (sic) une union étroite qui servit beaucoup dans la suite à la publication de l'Évangile.* »¹¹⁸

Toutefois, malgré cette entente fraternelle cordiale, un incident vient troubler l'amitié entre les deux hommes. Tous les deux sont en effet tombés amoureux de la soeur de Mera, la première femme décédée de Civan. Cependant Civan saura retenir sa jalousie. Cet épisode met un peu

de sel dans le récit et rend Civan un peu plus humain. « *La seule idée de voir Maïca épouse d'Uncondono le faisait frémir, et il ne sçavoit à quoi se résoudre* »¹¹⁹. Civan hésite sur la conduite à tenir d'autant plus que son épouse:

« *Aria étoit une raison suffisante pour rompre son mariage. Cette femme obstinée dans le Paganisme mettoit un obstacle invincible aux grands desseins qu'avoit Civan, par raport (sic) à l'établissement de la Religion chrétienne ; son union avec elle n'avoit point été scellée par des sermens faits aux pieds des Autels : il se permit donc l'espoir de posséder un jour Maïca.* »¹²⁰

Toutefois, un philosophe japonais converti à la religion chrétienne et inquiet de l'attitude et des tourments du roi lui porte conseil et le conjure d'oublier ses intentions. Civan reprend ses esprits après ces moments de faiblesse. Il « *se rapella (sic) l'exemple du malheureux Henry VIII et frémissant du danger qu'il avoit couru, il fit les plus grands efforts pour triompher non seulement de l'amour le plus tendre, mais aussi de la haine la plus excusable.* »¹²¹ Il s'en retourne alors auprès de son épouse. Une autre grande figure historique fait son apparition dans le roman, Oda Nobunaga, le dirigeant despotique qui prit de plus en plus d'envergure et de puissance dans le pays durant la période correspondant à celle de l'arrivée au Japon des premiers Européens, au milieu du XVI^e siècle. Rappelons qu'il commença à unifier une partie du Japon par la force en combattant contre différents clans du pays. Il considéra comme une aubaine l'arrivée de nouvelles armes importées, des arquebuses, qui furent tout de suite copiées afin de pouvoir lutter à son profit contre les sectes querelleuses et vindicatives de moines armés, les *Ikki*. Nobunaga, le grand chef militaire qui fut, au milieu du XVI^e siècle, l'un des premiers à imposer par la force

son autorité sur une partie du Japon déchiré alors par des luttes intestines entre les différents puissants seigneurs, est présenté dans le récit comme l'un des admirateurs de Civan auquel il est redevable d'une supposée aide militaire :

« *Nobunaga fut extrêmement sensible à cette marque d'amitié qu'il recevoit d'un Prince dont il étoit l'admirateur; et sachant qu'il ne pouvoit rien faire qui lui fut plus agréable que de protéger la Religion chrétienne, il se déclara d'abord ouvertement pour ceux qui l'avoient embrassée, et pour ceux qui la prêchoient.* »¹²²

L'auteure, qui intervient impertinément de temps à autre dans le cours du récit, note à son sujet que : « *Je n'entrerai point dans le détail des actions de Nobunaga qui se faisoit nommer le marteau des diables, et l'exterminateur des Bonzes* »¹²³. Rappelons que Nobunaga, comme l'expliquent les textes historiques et les lettres des religieux, fit preuve d'ouverture d'esprit lors de l'arrivée des jésuites. Il accueillit en effet amicalement les prédicateurs et eut notamment l'occasion de rencontrer personnellement, et à plusieurs reprises, Frois et surtout Valignano envers lequel il éprouvait de la sympathie. Oda Nobunaga voyait dans le développement du christianisme un moyen pour contrebalancer la puissance des factions des sectes bouddhistes armées, les *Ikki*, contre lesquelles il lutta armes à la main. Mais par la suite, lorsqu'il réalisa les progrès réalisés par les religieux et à la vue de l'augmentation du nombre de chrétiens, il commença par ressentir quelque inquiétude... sans pour autant changer d'attitude à leur égard.

Civan, vers la fin de ce long roman, a déjà atteint un âge relativement avancé. Suivant la coutume japonaise fort répandue à l'époque chez les grands, les seigneurs, est venu le moment d'abdiquer, en se retirant par

exemple comme ermite au fin fond de la montagne, afin de laisser la place au fils aîné de la maison : notre personnage prend la décision d'en faire autant. Ses sujets s'inquiètent craignant les effets néfastes de la conduite désavouée de son fils aîné supposé le remplacer. Il s'agit en plus d'un jeune homme fort influencé par sa mère dans la haine des chrétiens et qui s'adonne à une vie de plaisirs :

*« Tout le Bungo étoit dans la consternation, dans l'attente de l'abdication de Civan, et il recevoit tous les jours des députations des principales villes, qui le conjuroient de n'avoir point d'égard aux coutumes du Japon, et de garder la Couronne tout le tems qu'il plairoit à Dieu de le conserver pour le Bonheur de ses Peuples. »*¹²⁴

Le roi ne se résoud pas à se plier aux demandes répétées de ses sujets. Le respect des lois et coutumes de son pays ainsi que le désir de prendre une retraite méritée l'incite à refuser de se plier à leurs exhortations :

*« Civan n'eut point d'égard aux prières de ses Sujets. Les Rois, leur répondit-il, sont faits pour donner l'exemple de l'obéissance aux Loix; je n'ai garde de violer une coutume pratiquée depuis l'établissement de cet Empire, il est juste, ajoutoit-il, qu'un Roi aye le tems de mettre un intervalle être sa vie et sa mort [...] et puisse jouir dans un âge avancé d'un peu de repos. »*¹²⁵

Toutefois, l'esprit de largesse et de compréhension manifesté dans le passé par Civan se termine sur une note bien terne. En effet, après son abdication, il *« se retira à vingt lieues de la capitale dans une plaine charmante où il bâtit une petite Ville qui ne devoit être peuplée que par des Chrétiens. »*¹²⁶ En définitive, d'une certaine manière, il se conduit comme le firent certains seigneurs convertis qui chassaient les non-chrétiens hors de leurs terres, comme cela fut le cas par exemple de Takayama Uncon¹²⁷. La

gouvernance du pays fut alors laissée entre les mains de son fils, jeune prince débauché, qui s'empressa de dépenser les finances pour ses propres plaisirs. « *Il répandoit à pleines mains ses trésors sur des femmes débauchées qui lui vendoient chèrement des faveurs qu'elles avoient prostitué (sic) pour rien aux plus vils des ses Sujets.* »¹²⁸ Sa mère ne fait rien afin de contrevénir aux manquements de sa conduite :

« *Aria ne pouvant plus fournir aux profusions de son fils, chercha des moyens de remplir les coffres ; on en prit occasion de renouveler l'ancienne coutume de lever les impôts ; l'abondance disparut des campagnes, on maltraitoit les Paysans aisés; on rançonnoit les Étrangers qui venoient commercer dans le Bungo ; on empruntoit de grosses sommes aux Marchands opulens ; et en refusant de les rendre, on occasionnoit des banqueroutes qui ruinent le crédit public.* »¹²⁹

En définitive, le Japon chrétien qu'avait voulu instaurer Civan, dans cette province de Bungo, modèle supposé du genre, disparaîtra avec lui, tout comme il advint en réalité une trentaine d'années plus tard. En effet, le christianisme sera banni du pays sous la violente oppression mis en oeuvre par les Tokugawa et leurs différents alliés. L'auteure du roman se plie ainsi aux remous et aux évènements cruciaux de l'histoire du Japon en centrant cet épisode sur Bungo et ses environs. Le ver était déjà dans le fruit en la personne de la reine Aria qui couvait une haine inexpunable contre la nouvelle religion et qui s'activa de manière à ruiner l'entreprise de Civan. Elle agit, dans une certaine manière, comme le fit la propre femme de Ôtomo Sôrin. Si bien qu'en une génération le travail accompli par le père fut démoli par son descendant :

« *Son fils aîné aprochoit (sic) de l'âge où selon les Loix du Japon son Père devoit lui laisser la Couronne : ce fils étoit son idole, et répondoit à la*

tendresse de sa Mère par un dévouement absolu à ses volontés; elle résolut de se contraindre jusqu'au moment où elle pourroit s'abandonner sans crainte à son ambition et à sa haine pour le christianisme : toute la Cour fuit la dupe du changement d'Aria ; on crut qu'elle avoit profité de ses disgrâces pour se corriger. »¹³⁰

Dans son article consacré à ce roman, Florence Boulerie, expliquant que la foi permet au personnage de supporter les épreuves et d'exercer les vertus chrétiennes de tolérance et de pardon, juge que ce roman, « *qui s'annonçait dans la première partie comme un roman un peu mièvre, plein de bons sentiments, où tout réussissait au héros, se termine comme un récit de rédemption.* »¹³¹ Dans l'ouvrage de Charlevoix, Civandono, c'est à dire Ôtomo Sôrin se retire « *dans son ancienne solitude [...] il ne songea plus qu'à y vacquer à Dieu, et à passer le reste de ses jours dans la Pénitence ; mais sa grande âme épurée par les tribulations, étoit un fruit mur pour le Ciel. Le chagrin qu'il eut de voir de toutes parts les Églises renversées, et le peuple révolté contre lui, et contre les Missionnaires, joint à la maladie populaire, dont il avoit été frappé [...] fut ce qui contribua le plus à abrégier ses jours. [...] Sa mort fut précieuse devant Dieu, comme l'est celle de tous les Saints.* »¹³²

9- « Le Japon » de Madame Leprince de Beaumont

Contrairement aux différents textes, romans, contes etc., publiés au XVIIIe siècle par des auteurs laïcs que nous avons présentés dans des articles ultérieurs, il est possible d'affirmer que Madame de Beaumont n'utilise pas le topos « Japon » uniquement comme un lieu exotique un peu choisi au hasard afin d'y situer l'action de son drame mais que son choix

répond à des justifications évidentes. L'auteur a sérieusement étudié son sujet et la part d'« l'exotisme » qui y est latent n'enlève aucune valeur au contenu de son ouvrage qui, à l'abri d'un paravent japonais, exprime également des idées que ses contemporains et ses prédécesseurs n'avaient pas pu ou su révéler. « Il n'est pas anodin qu'elle situe l'action au Japon et qu'elle prenne pour héros des princes japonais. » écrit Florence Boulerie¹³³, même si parfois rien « *ne semble mentionner ce choix du Japon que comme une variante anecdotique de l'exotisme pour critiquer la société française* »¹³⁴, ce qui constitue l'un des enjeux du roman. Le terme « éducation » s'adresse également à la société française dans la contestation qu'elle développe contre les maux d'une société injuste et cruelle, en mettant en parallèle les nobles de la Cour vivant dans le confort et le luxe et puis les misérables qui, même s'ils travaillent, n'ont pas de quoi se nourrir et en sont réduits à mendier leur pain.

Si ces deux critiques mettent en avant l'exotisme, le désir de vouloir faire miroiter les contrastes entre les contrées occidentales et orientales, Florence Boulerie juge : « *que le roman de Madame Leprince de Beaumont est moins le reflet d'un exotisme à la mode que celui de l'utilisation polémique de l'image du Japon.* »¹³⁵ Car « *bien que l'histoire se déroule parallèlement en Europe et au Japon, l'intrigue évite les oppositions schématiques et la surenchère de la couleur locale* »¹³⁶, piège dans lequel tombent fréquemment les auteurs. Madame Leprince de Beaumont a-t-elle pu saisir l'esprit du Japon de la fin du XVIIe siècle qui correspond à l'époque des guerres intestines entre les seigneurs rivaux qui luttent entre eux et également la montée en force d'un pouvoir fort et centralisateur ? Ceci sans compter les luttes de ce même pouvoir contre les sectes bouddhistes armées puis la montée du Christianisme. Florence Boulerie juge que « *l'esprit politique de Civan relève davantage de l'Europe des Lumières que*

du Japon du XVIIe siècle, apparentant le gouvernement idéalisé du Bungo à une utopie européenne du XVIIIe siècle. »¹³⁷, ce que nous avons montré par exemple lorsqu'il fut question d'usines. Il y a des distorsions entre la réalité japonaise moyennâgeuse de l'époque et les descriptions réalisées par l'auteure qui présente cette période sous l'aspect d'une société rattachée au XVIIIe siècle !

Conclusion

Comme nous avons pu le constater, à la différence de la plupart des ouvrages légers et libertins, pour lesquels l'entité « Japon » ne représentait qu'un lieu sans consistance précise, dans l'ouvrage de Madame de Beaumont les événements se déroulent dans un Japon qui se rapproche du Japon du passé. Mais en définitive, malgré les connaissances au sujet de ce pays que l'auteure a acquises, comme nous l'avons noté à la lecture des écrits des jésuites, nous ressentons quelque réticence envers le pays dont elle parle. En effet, si elle introduit des événements et des personnages qui ont vécu réellement en bousculant pour la composition de son récit quelque peu l'historiographie, elle ignore les mœurs et coutumes des Japonais et mène son récit tout comme si l'action se déroulait en France ou ailleurs. Rien de ce qui constitue le mode de vie et la façon de penser ne vient illustrer le récit. Ainsi Civan, né au Japon puis éduqué chrétiennement en France, se retrouve-t-il du jour au lendemain dans un environnement japonais sans que l'auteure fasse référence à quelque appréhension, difficultés d'acclimatation en raison de l'ignorance des coutumes et des mœurs, pas plus qu'il n'est question du problème de langage qu'il a appris avant de se retrouver son pays natal. L'ouvrage pêche ici par une certaine méconnaissance certes inévitable.

Si cet ouvrage « didactique » tombé dans le plus profond oubli présente des lacunes Boulerie estime que s'il essaie d'intégrer l'Orient à l'histoire chrétienne, il y accorde également « une considération encore peu fréquente dans la littérature, et que « malgré les dépréciations que son oeuvre a subies, il se pourrait bien que Madame de Beaumont fût en avance sur ses contemporains. »¹³⁸ Après avoir été considéré comme un ouvrage réactionnaire, conservateur, il est ensuite jugé comme un ouvrage en avance sur son temps, signale également Ramona Herz : « *En raison de son catholicisme, l'écrivaine a longtemps été associée au courant des Anti-Lumières mais la recherche actuelle tend à reconsidérer cette approche en mettant en évidence ses idées progressistes.* »¹³⁹

Notes :

- 1- Dubois, Bruno, « Le Japon dans les écrits des libres penseurs du XVIIIe siècle français » («十八世紀のフランスの自由思想家の小説における日本」), 小樽商科大学人文研究第130号, p. 159-215. (2015年12月)
- 2- Beaumont, Madame Leprince de, *Civan, Roi de Bungo, Histoire Japonnoise, ou tableau de l'éducation d'un Prince*, Londres, chez Jean Nourse, 1758.
- 3- Beaumont, Madame Leprince de, *La Belle et la Bête*, Le Magasin des enfants, 1757.
- 4- Wikipedia et autres sources.
- 5- http://siefar.org/dictionnaire/fr/Marie_Leprince, mai 2017.
- 6- *Ibid.*
- 7- *Ibid.*
- 8- Le Petittlitteraire.fr., mai 2017.
- 9- Lettre de Jean Deschamps à Jean Henri Samuel Formey le 9 octobre 1764 à Londres, Staatbibliothek Berlin, Nachlass Formey, f.32. Cité dans http://siefar.org/dictionnaire/fr/Marie_Leprince, juin 2017.
- 10- Voltaire, Lettre à Étienne-Noël Damilaville, le 24 juin 1767, publiée dans *Oeuvres complètes* de Voltaire, éd. Louis Moland, Paris, 1881, p. 298.
- 11- *Notice de Ramona Herz*, 2014, http://siefar.org/dictionnaire/fr/Marie_Leprince, mai 2017.
- 12- Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire et description Générale du Japon*, À Paris: chez Julien-Michel Gaudouin; Aux trois Vertus: chez Lamesle,

- chez Rollin fils, chez François Griffart, 1736.
- 13- Pierre-François-Xavier, *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence du christianisme dans l'empire du Japon, où l'on voit les différentes révolutions qui ont agité cette monarchie pendant plus d'un siècle*. Trois volumes, à Rouen, chez Pierre le Boulanger, 1715.
- 14- The Samurai Archives, samurai wiki, <http://wiki.samurai-archives.com/index->, Otomo_Sorin, 10/05/2017.
- 15- Suivant A. S. Deguise, dans l'Introduction de *Civan, Roi de Bungo, Histoire Japonnoise, ou tableau de l'éducation d'un Prince*, de Madame Leprince de Beaumont, Genève, Slatkine Reprints, 1998. Cf. p. XI-XVII du même ouvrage.
- 16- <http://samurai-archives.com/sorin/html>, mai 2017. Notre traduction.
- 17- Arima Harunobu, *daimyô* d'Arima, (1567-1612).
- 18- Frédéric, Louis, *Le Japon, dictionnaire et civilisation*, Bouquins, Robert Laffont, p. 884.
- 19- Arima Harunobu, cf. notre article « Le Japon chrétien » dans le théâtre des jésuites (XVIIe et XVIIIe siècles), p. 222 et suiv.
- 20- *Ibid.*
- 21- <http://samurai-archives.com/sorin/html>, mai 2017. Notre traduction.
- 22- Hérail, Francine, *Histoire du Japon*, Horvath, 1990, p. 318.
- 23- Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire et description Générale du Japon, op. cit., volume un*, p. 215.
- 24- *Ibid.*, p. 492
- 25- *Ibid.*, p. 493
- 26- *Ibid.*, p. 501.
- 27- *Ibid.*, p. 492.
- 28- *Ibid.*, p. 213.
- 29- Beaumont, Madame Leprince de, *La Belle et la Bête*, première partie, *op. cit.*, p. 3.
- 30- *Ibid.*, p. 8.
- 31- *Ibid.*, p. 9. Mendez Pinto, Fernao, *Pérégrinations*, traduit par Figuier, Paris, Hénault, 1628 ; Paris, Ant. Cotinet et Jean Roger, 1645.
- 32- *Civan, roi de Bungo, op. cit.*, p. 20.
- 33- *Ibid.*, p. 18.
- 34- *Ibid.*, p. 22-23.
- 35- *Ibid.*, p. 23.
- 36- *Ibid.*, p. 24-25.
- 37- Pinto, Fernao Manaes, *The voyages and adventures of Fernand Mendez Pinto*, London, Macok, Cripps Lloyd, 1653 ; *La pérégrination: la Chine et le Japon au XVIIe siècle vus par un Portugais*, Calman-Lévy, Paris, 1968.
- 38- *Ibid.*, p. 33. En réalité le Japon fut découvert par les Portugais en 1544.
- 39- De retour du Japon Ducila s'arrête au Portugal, son pays natal, pour se marier et faire baptiser les enfants. Toutefois « elle ne croyait pas ce Pays propre à l'éducation qu'elle destinoit à ses Pupiles (sic) ; la superstition en écarte les vrais Sçavants, ou resserre leurs lumières dans une sphère trop étroite. Ce fut

- en France qu'elle les conduisit. » *Ibid.*, p. 33.
- 40- *Ibid.*, p. 27.
- 41- *Ibid.*, p. 27-28.
- 42- *Ibid.*, p. 28.
- 43- *Ibid.*, p. 75.
- 44- *Ibid.*, p. 95.
- 45- *Ibid.*, p. 39.
- 46- « De tous les peuples que j'ai vus, nul ne peut être comparé à celui-ci pour la bonté de sa nature. Il est d'une probité parfaite, franc, loyal, ingénieux, avide d'honneurs et de dignités. L'honneur est pour lui le premier de tous les biens. Il est pauvre, mais chez lui la pauvreté n'est pas méprisée. [...] Les Japonais sont obligeants. Ils ont un goût excessif pour les armes. » Lettre de François Xavier aux pères de la Compagnie de Jésus à Goa, Inde, 30 nov. 1549. Xavier, François, *Lettres*, Lyon, imprimerie Louis Perrin, 1828, tome premier, p. 334-335.
- 47- *Ibid.*, p. 35.
- 48- *Ibid.*, p. 35-36.
- 49- *Ibid.*, p. 37.
- 50- *Ibid.*, p. 40.
- 51- *Ibid.*, p. 59-61. L'auteur intervient parfois directement dans son roman : cf., par exemple, p. 62.
- 52- *Ibid.*, p. 66.
- 53- *Ibid.*, p. 66.
- 54- *Ibid.*, p. 67.
- 55- *Ibid.*, p. 68.
- 56- *Ibid.*, p. 70-71.
- 57- *Ibid.*, p. 100-101.
- 58- *Ibid.*, p. 104-105.
- 59- *Ibid.*, p. 105-106.
- 60- *Ibid.*, p. 106-107.
- 61- *Ibid.*, p. 109.
- 62- Madame de Beaumont critique vivement cette pratique : « À l'ombre de l'Inquisition, la superstition s'étend. », *op. cit.*, p. 189 et suiv.
- 63- *Ibid.*, p. 190.
- 64- *Ibid.*, p. 41.
- 65- *Ibid.*, p. 226.
- 66- *Ibid.*
- 67- Civan, *roi de Bungo, op. cit.*, p. 204.
- 68- *Ibid.*, p. 227.
- 69- Cf. Notre article : « Trois récurrences relatives au Japon dans les écrits français du XVIIIe siècle: les Hollandais et la pratique du *éfumi*, la visite de l'ambassade hollandaise auprès du *shôgun* et les descriptions fantasques du *dairi* (l'empereur), *Journal of Sapporo International University*, March 2014, n. 45, p. 49.
- 70- *Ibid.*, p. 230.

- 71- *Ibid.*, p. 229.
- 72- *Ibid.*, p. 230.
- 73- *Ibid.*, p. 232.
- 74- *Ibid.*, p. 244.
- 75- *Ibid.*, p. 232-233.
- 76- « *La passion dominante des Japonnois est la gloire ; ils s'estiment beaucoup eux-mêmes, et veulent être estimés* », *op. cit.*, deuxième partie, p. 35.
- 77- *Ibid.*, première partie, p. 233.
- 78- *Ibid.*
- 79- *Ibid.*, p. 233.
- 80- *Ibid.*, p. 234.
- 81- « *Vous visiterez la Cour du Cubo-Sama, et celle des autres Princes, vous vous présenterez trois jours de suite dans chacune de ces Cours, la Providence fera le reste.* » *Ibid.*, p. 235.
- 82- 大友義鎮, (Ôtomo Sôrin), [https://ja.wikipedia.org/wiki, 24/ 5/2017](https://ja.wikipedia.org/wiki/24/5/2017).
- 83- *Ibid.*, tome 2, p. 21.
- 84- *Histoire générale du Japon, op. cit.*, p. 502.
- 85- Civan, roi de Bungo, *op. cit.*, seconde partie, p. 77-78.
- 86- *Ibid.*, p. 78.
- 87- *Ibid.*, p. 91.
- 88- *Ibid.*, p. 94-95.
- 89- *Ibid.*, p. 96.
- 90- *Ibid.*, p. 195.
- 91- *Ibid.*, p. 66-67.
- 92- Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*
- 93- C'est du moins ce que les textes européens, notamment l'ouvrage de Kaempfer, rapportaient au sujet de la justice au Japon.
- 94- Kaempfer, Engelbert, *Histoire du Japon, op. cit.*
- 95- Civan, roi de Bungo, *op. cit.*, seconde partie, p. 68-69.
- 96- *Ibid.*, p. 45.
- 97- *Op. cit.*, p. 12 et suiv.
- 98- *Ibid.*, p. 19.
- 99- *Ibid.*, p. 71.
- 100- *Ibid.*, p. 72.
- 101- Comme par exemple François Xavier qui se déplaça jusqu'à Méaco, (Kyôto), afin d'y rencontrer l'empereur qui lui refusa toute entrevue.
- 102- Par exemple, Takayama Uncon, chrétien, chassait de ses terres les gens qui refusaient de se convertir.
- 103- Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon: relation missionnaire* (1583). Traduction, présentation et notes de J. Besineau, s.j., Desclée de Brouwer, Bellamin, Paris, 1990, p. 227. À ce sujet, consulter également: Boxer, Ralph, « Christianity and the Kurobune » dans *The Christian Century in Japan, 1549-1650*, Carcanet Press Limited, Manchester, 1951; University of California Press, 1951 and 1967, p. 93-135. Boxer, Charles Ralph, *Jan Compagnie in Japan*. 1600-

- 1817, La Hague, Martinus Nijhoff, 1936.
- 104- *Civan, Roi de Bungo op. cit.*, p. 61-62.
- 105- *Ibid.*
- 106- Frois, Luis, s.j., *Européens et Japonais. Traité sur les contradictions et différences de moeurs, écrit par le R. P. Luis Froyes au Japon, l'an 1585*, traduit du portugais par Xavier de Castro, annoté par Robert Schrimpf, et présenté par José Manuel Garcia. Paris, Chandeigne, (1585), 1993. p. 27.
- Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon: relation missionnaire* (1583), op. cit., p. 113.
- 107- *Ibid.*, p. 21.
- 108- *Ibid.*, p. 32.
- 109- *Ibid.*, p. 64.
- 110- *Ibid.*
- 111- *Ibid.*, p. 81.
- 112- *Ibid.*, p. 84.
- 113- Cf. *Lettres des missions du Japon, ou supplément aux lettres de François Xavier*, librairie ecclésiastique de Rusand, Lyon, 1830. Dans ces Lettres différents missionnaires narrent des miracles. L'ouvrage de François Crasset, *Histoire de l'Église du Japon*, Estienne Michallet, Paris, 1689, composé à partir de rapports des missionnaires, narre le récit de nombreux miracles.
- 114- Proust, Jacques, « Diderot et le Japon » dans « Mélanges à Jacques Proust », *Ici et ailleurs: le dix-huitième siècle au présent*, Tôkyô, 1996.
- 115- Voltaire, « François Xavier », *Dictionnaire philosophique*, (1764), Classique Garnier, Paris 1954, p. 522.
- 116- *Civan, roi de Bungo, op. cit.*, p. 85
- 117- Il est question de lui dans notre article concernant le théâtre des jésuites et le Japon. Uncodono apparaît à plusieurs reprises dans le roman. Il critiquera le fils de Civan qui, plus intéressé aux plaisirs qu'aux choses politiques, sema le trouble dans le Bungo après le décès de son père et ne put en définitive continuer l'oeuvre qu'il avait entreprise.
- 118- *Ibid.*, p. 137.
- 119- *Ibid.*, p. 162.
- 120- *Ibid.*, p. 164.
- 121- *Ibid.*, p. 165.
- 122- *Ibid.*, p. 178.
- 123- *Ibid.*
- 124- *Ibid.*, p. 187.
- 125- *Ibid.*
- 126- *Ibid.*, p. 191.
- 127- Dunoyer, Pierre, *Histoire du catholicisme au Japon, 1543-1945*, Cerf, 2011, p. 157 ; Frédéric, Louis, *Japon, dictionnaire et civilisation*, Paris, Robert Laffont, 1996, p. 1084.
- 128- *Ibid.*, p. 192.
- 129- *Ibid.*, p. 193.

- 130- *Ibid.*, p. 168-169.
 131- Boulerie, Florence, « *Civan, roi de Bungo* de Madame Leprince de Beaumont ou quand un Japonais sert de modèle aux princes chrétiens », *Acculturation dans les époques d'internationalisation*, Université de Kumamoto, Repository System, p. 12.
 132- *Histoire générale du Japon, op. cit.*, p. 503.
 133- Boulerie, Florence, *op. cit.*, p. 3-17.
 134- *Ibid.*, p. 4.
 135- *Ibid.*
 136- *Ibid.*
 137- *Ibid.*, p. 11.
 138- Boulerie, Florence, *op. cit.*, p. 14.
 139- http://siefar.org/dictionnaire/fr/Marie_Leprince, juin 2017.

Bibliographie :

- Beaumont, Madame Leprince de, *Civan, roi de Bungo*, Londres, Nourse, 1758.
 Bouhours, Dominique, *La vie de Saint François-Xavier de la Compagnie de Jésus, apôtre des Indes et du Japon*, nouvelle édition. Épître signée par l'auteur, à Paris, chez Louis Josse, 2 volumes, 1715.
 Boulerie, Florence, « *Civan, roi de Bungo*, de Madame Leprince de Beaumont, ou quand un Japonais sert de modèle aux princes chrétiens », *Acculturation dans les époques d'internationalisation, Kokusai Jidai no Ibunka Jyuyou*, Université de Kumamoto, 2007.
 Charlevoix, Pierre-François-Xavier de, *Histoire et description Générale du Japon*. À Paris: chez Julien-Michel Gaudouin; Aux trois Vertus: chez Lamesle, chez Rollin fils, chez François Griffart, 1736.
 Crasset, Jean, *Histoire de l'Église du Japon*, Paris, F. Montalant, 1715, 2 volumes.
 Dunoyer, Pierre, *Histoire du catholicisme au Japon, 1543-1945*, Cerf, 2011.
 « Otomo Yoshihige », p. 107 et suiv.
 Frédéric, Louis, *Le Japon, dictionnaire et civilisation*, Bouquins, Robert Laffont, 1996.
 Hérail, Francine, *Histoire du Japon*, Horvath, 1990.
 Kaempfer, Englebert, Kaempfer, Engelbert, *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon: composée en allemand par Engelbert Kaempfer*, La Haye, chez P. Gosse et J. Neaulme, 1729 et 1731. (Première édition française, folio, 2 vols, 212 et 313 p., 45 gravures) ; *ibid.*, Amsterdam, chez Herman Uytwerf, 1732. (Trois volumes), 1729.
Lettres du Révérend Père Saint François-Xavier, de la Compagnie de Jésus, apôtre du Japon. « Divisé en quatre livres, traduites par un père de la mesme Compagnie », à Paris, chez Sébastien Cramoisy, 1628.
 Valignano, Alexandre, *Les jésuites au Japon: relation missionnaire* (1583).

Traduction, présentation et notes de J. Besineau, s.j., Desclée de Brouwer, Bellamin, Paris, 1990,

Voltaire, François-Marie Arouet de, Dictionnaire philosophique (1764), « François Xavier » ; *Oeuvres complètes* de Voltaire sur le Net: (Édition Beuchot, Werdet et Lequiem fils, Paris, 1829).

<http://visualisateur.bnf.fr/documents/Outils.jsp.O=NUMM-89872&1=1&M=tdm> ;
<http://www.voltaire-integral.com/Html/19/japon.html> ; janvier 2006.

Xavier, François, *Lettres, Lettres de S. François Xavier, de la compagnie de Jésus, apôtre du Japon. Traduites de nouveau en françois*, par M. Louys Abelly, prestre, docteur de la faculté de théologie, à Paris, chez Georges Iosse, 1660.

De Castro, Xavier, *La découverte du Japon par les Européens (1543-1551)*, Chandeigne, Paris, 2013.